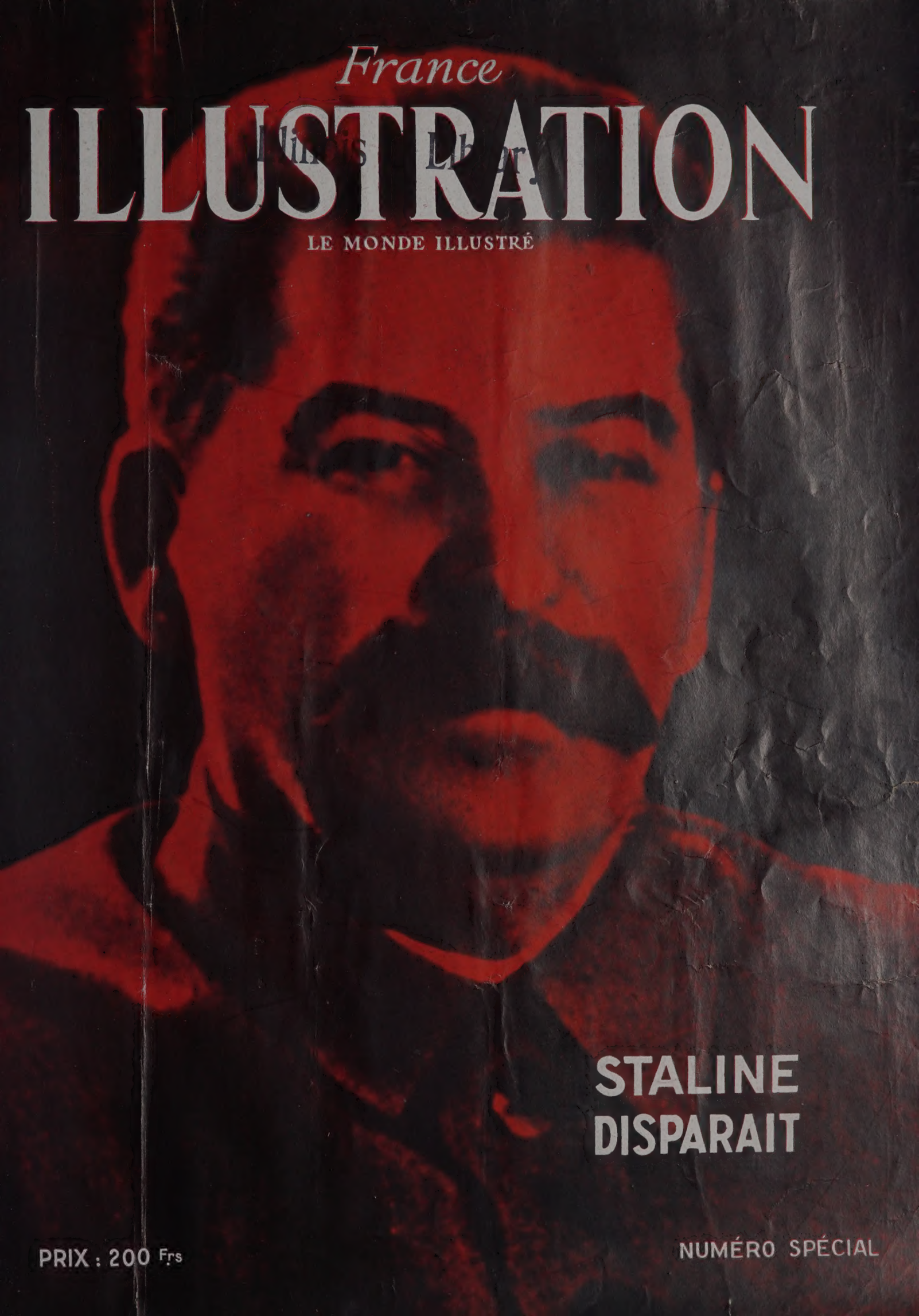
France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ



STALINE DISPARAIT

PRIX : 200 Frs

NUMÉRO SPÉCIAL

ПРАВДА

« STALINE ET SES COMPAGNONS D'ARMES. » (Tableau de R. VEPKHVAZDE.)

L'HOMME ET SA LÉGENDE DEVANT L'HISTOIRE

QUELQUE jugement que la postérité doive porter sur le chef d'Etat disparu, il est hors de doute qu'avec lui s'efface une figure géante du monde contemporain. L'histoire de sa vie demeurera longtemps difficile à écrire : plusieurs fois déjà elle a été refaite par ses partisans et par lui-même dans le dessein de faire rayonner autour de lui une véritable légende. Le tableau que nous reproduisons ci-dessus, où le peintre a représenté le jeune Staline (debout, à droite) présidant une réunion clandestine de bolcheviks géorgiens, porte bien la marque de cette histoire officielle où Staline est décrit, dans les années 1901-1902, comme tenant une place capitale dans les comités sociaux-démocrates de Tiflis et de Batoum. En réalité, le rôle du futur maître du Kremlin était encore obscur. Au milieu de mille témoignages contradictoires et souvent passionnés, l'historien n'aura pas une tâche aisée. Notre dessein est de lui offrir notre contribution en présentant dans ces pages une documentation objective.

← En 1917, Staline et Molotov collaboraient avec Lenine à la rédaction de la « Pravda ». (Dessin de Vassiliev.)

JOSEPH STALINE TEL QU'IL M'EST APPARU

PAR LE GÉNÉRAL CATROUX

Ambassadeur de France

PLUS qu'aucun autre potentat, qu'aucun autre dictateur, qu'aucun monarque de droit divin, l'homme dont sinon le souffle, du moins la pensée s'éteint en ce moment dans son palais du Kremlin a possédé la toute-puissance, régi souverainement les peuples qui lui étaient commis et tenu dans ses mains le sort de la guerre et de la paix.

Joseph Staline, élevé dans son propre pays et dans les sphères étrangères d'obédience communiste au rang de quasi-divinité, possédait avec l'infaillibilité le pouvoir de lier et de délier. Il était au sein du monde nouveau qu'il avait bâti le juge et l'arbitre suprêmes, le dernier recours et l'oracle incontesté. Tout le monde le suivait en répétant ces mots : « Ainsi que l'a dit le camarade Staline... » Il était la révolution et l'orthodoxie dont il avait fixé la doctrine, les buts et les institutions, le génie suprême dont la pensée avait valeur de dogme, dont les arrêts servaient de référence impérative aux individus et à l'Etat. Tout partait de lui et aboutissait à lui. Il était le maître absolu d'un empire immense qui, sous sa férule, s'identifiait à lui-même.

DE cette situation acquise par un homme, sans précédent dans l'histoire, l'étranger avait pleine conscience. Les gouvernements démocratiques de l'Occident le savaient qui aussi bien pendant la guerre que depuis la cessation des hostilités ont recherché auprès de Staline lui-même, et de lui seul, la solution des problèmes, des litiges et des conflits survenus entre eux-mêmes et l'Union soviétique. Atteindre le maître du Kremlin en personne, le rencontrer, obtenir de son instance souveraine les éclaircissements ou les solutions nécessaires a formé leur préoccupation, formulée ou secrète suivant la conjoncture, mais cependant permanente. De cette préoccupation les récentes déclarations du président Eisenhower, auxquelles Winston Churchill a fait écho, sont, après bien d'autres antérieures, le dernier témoignage. C'est que Eisenhower, comme Truman et avant lui Roosevelt, savait que la clé des règlements internationaux se trouvait au Kremlin, entre les mains du seul Joseph Staline, et qu'il dépendait de la volonté de cet homme que le monde recouvrât l'espoir de vivre dans la paix.

C'est ainsi que le dictateur du Kremlin s'est trouvé être dans les dernières années de sa vie politique l'arbitre du sort de l'humanité. Et ce n'est pas là le trait le moins saillant de cette étonnante fortune qui, secondant son génie et son exceptionnelle personnalité, a fait d'un obscur révolutionnaire géorgien et d'un autodidacte, face au vieux monde divisé et alarmé, le maître ou le directeur spirituel d'un empire de 800 millions d'habitants, cohérent par sa volonté et sa doctrine. De cet empire, Staline a été l'édificateur. Il l'a construit patiemment depuis la mort de Lenine, avec une résolution inflexible, une souplesse de moyens et un esprit de dissimulation qui n'avaient d'égal que la fermeté de son dessein, en brisant ses rivaux et ses contradicteurs, en interprétant Karl Marx au gré de l'opportunité et en procédant pas à pas à partir de ces deux données fondamentales et complémentaires : « l'établissement du socialisme dans un seul pays » et l'érection de la Russie soviétique en grande puissance industrielle.

A CES deux tâches, jugées primordiales, Staline a adapté la révolution ou plutôt son concept, ainsi que l'Etat soviétique, qui en devait être l'expression concrète. La révolution est devenue sa chose personnelle et son instrument. La dictature du prolétariat est devenue sa dictature. A la théorique et nébuleuse vertu des principes marxistes il a substitué l'efficacité constructive des moyens de contrainte. Cela parce que les principes devaient céder devant les impératifs des buts à accomplir, parce que, ainsi qu'il le proclamait, la révolution et la patrie du socialisme devaient être d'abord et avant tout mises en mesure de se défendre contre une agression du dehors. Ce fut ainsi que Staline put opposer aux entreprises de Hitler un pays fortement tenu en main et puissamment industrialisé. Ce fut ainsi qu'il put gagner la guerre, sauver et consolider la révolution, l'asseoir sur les assises de la victoire, s'assurer en paiement des services rendus aux Alliés des territoires extérieurs et en faire la base d'une vaste expansion idéologique.

On sait quels développements a pris cette expansion à la faveur du crédit international et des moyens de puissance acquis par l'Union soviétique à la suite de la guerre et comment s'est amorcée et déroulée l'entreprise de réduction du monde au régime de Moscou. On sait quels gains lui a procurés le régime de la guerre froide, cet état de choses spécifiquement soviétique qui n'est « ni la guerre ni la paix », qui affaiblit l'adversaire en fortifiant l'Union soviétique, sauvegarde et accroît ses moyens d'action en usant ceux du Monde libre et suspend sur ce Monde libre la menace permanente d'une quatrième guerre mondiale.

CE long processus, depuis son origine jusqu'à sa phase présente, a été enfanté par le cerveau de Staline et conduit par sa volonté. L'entreprise issue du génie redoutable de cet homme s'inscrira, quelle qu'en doive être l'issue, parmi les grands événements révolutionnaires capables de bouleverser l'univers, et, quoi qu'on puisse en penser, Staline sera compté dans l'histoire parmi les quelques hommes qui au long des âges ont influé sur la destinée de l'humanité.

Le général Catroux a représenté la France à Moscou de janvier 1945 à avril 1948. (N. D. L. R.)

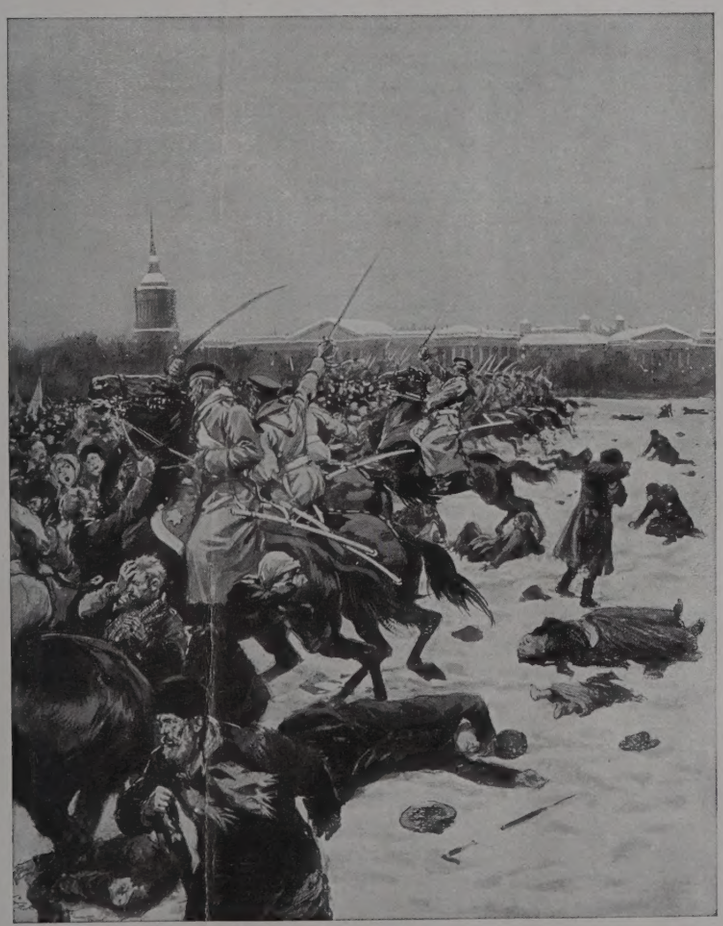
1904-1905. De Port-Arthur (ci-dessus) à Tsoushima, de Liao-Yang à Moukden, les escadres et les armées tsaristes subissent, face aux Japonais, défaite sur défaite. La paix de Portsmouth allait contraindre la Russie à évacuer la Mandchourie.

DE DJOUGACHVILI A STALINE

On ne possède qu'assez peu de renseignements sur l'enfance et la jeunesse de Staline. Les biographes nombreux qui se sont attachés à retracer sa carrière ont tous été frappés de cette pénurie de données. C'est que Staline a voulu laisser de lui-même un certain portrait. Il a fabriqué sa légende. Pour l'établir, il a délibérément supprimé beaucoup de documents qui n'auraient pas contribué à accréditer l'idée qu'il voulait répandre. Les thuriféraires du régime ont propagé cette idée. Faut-il s'étonner que l'image proposée à la dévotion des masses communistes ne corresponde qu'imparfaitement à la réalité ?

De son vrai nom Joseph Vissarionovitch Djougachvili, Staline est né en 1879, à Gori, gros bourg de Géorgie. Situé sur la rive gauche de la Koura, Gori est au centre d'un pays riche au point de vue agricole, où le blé est abondant et le vin d'excellente qualité. De hautes montagnes tapissées de forêts l'entourent.

Par ses ascendances, Staline est paysan. Cependant, comme il arrive fréquemment dans les localités rurales, son père travaillait aussi comme artisan : il était cordonnier, et sans doute le jeune Joseph eût-il appris le métier paternel s'il ne fût devenu orphelin à onze ans. Sa mère, qui le



LA REVOLUTION GRONDE A SAINT-PETERSBOURG

Ces défaites furent le signal d'une agitation, qui s'ouvrit par le « Dimanche Rouge » du 22 janvier 1905. Venus manifester devant le Palais d'Hiver, les ouvriers de Saint-Pétersbourg se heurtent aux cosaques, qui les sabrent.

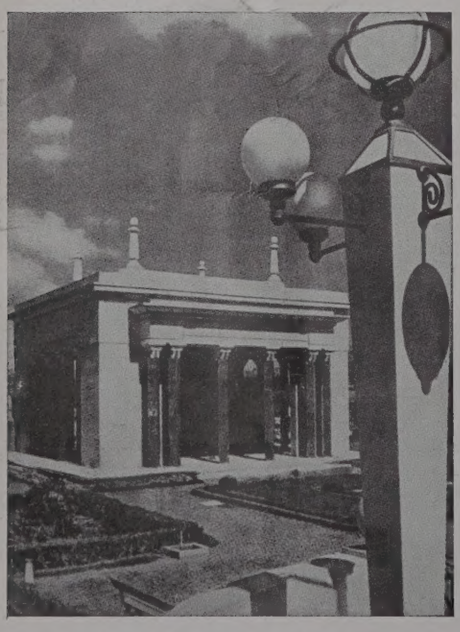
MOSCOU, TOMBEAU DE LA GREVE GENERALE

Les grèves se multiplient, s'étendent à tout le pays. A Moscou, les révoltés sont écrasés, mais l'épreuve a renforcé la volonté de lutte des partis révolutionnaires. Lenine est exilé. Staline a connu la déportation en Sibérie.

DE SA MAISON NATALE IL AVAIT FAIT UN MUSÉE, PRESQUE UN TEMPLE

LENINE AVAIT NEUF ANS et Trotsky un mois quand Joseph Vissarionovitch Djougachvili naquit à Gori. « Sosso » — diminutif de Joseph — qu'on voit âgé de six ans, serait peut-être devenu un cordonnier comme son père si celui-ci n'était mort lorsque l'enfant avait onze ans.

La plus ordinaire des maisons géorgiennes, avec ses murs et ses parquets en briques du pays, abrita l'enfance de « Sosso ».



Cette modeste demeure, devenue musée du vivant même de Staline, est un lieu de pèlerinage.

chérissait, ne voulut pas que ce fils unique devînt savetier. Il lui parut promis à de meilleurs emplois et, très pieuse, elle songea pour lui à l'état ecclésiastique. De fait, Joseph entra à l'école religieuse de Gori dans le dessein de devenir un jour prêtre. Dès ce moment, ses camarades l'appelaient par un diminutif, et Joseph était connu sous le nom de Sosso.

En 1894, il entra au séminaire de Tiflis. Fut-il un bon élève ? Fut-il un fils attentif et respectueux ? On ne sait trop. Sa mère a affirmé qu'il ne lui avait jamais donné que des motifs de satisfaction, mais ce témoignage est controuvé et plusieurs de ses condisciples ont prétendu qu'il était déjà violent, dur et dépourvu d'égards envers celle qui le voyait bientôt revêtu des ornements de l'Eglise.

Il était assurément doué d'une excellente mémoire et il semble qu'il ait été assez grand lecteur. On prétend même qu'il s'enthousiasma pour une traduction russe des romans de Balzac. Quoi qu'il en soit, il n'acheva pas le cycle de ses études. Fut-il, pour des raisons ignorées — lectures défendues peut-être, ou travail médiocre ? — expulsé du séminaire ? En fut-il retiré par sa

Sa mère, Ekaterina, qui avait perdu trois autres enfants, aurait voulu que celui-ci devînt prêtre.

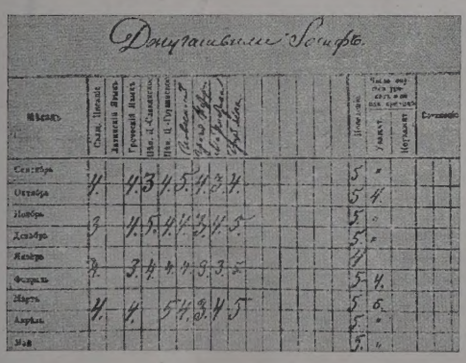
1894. A quinze ans, il entre au séminaire.

DE 1894 A 1899 : cinq ans de séminaire

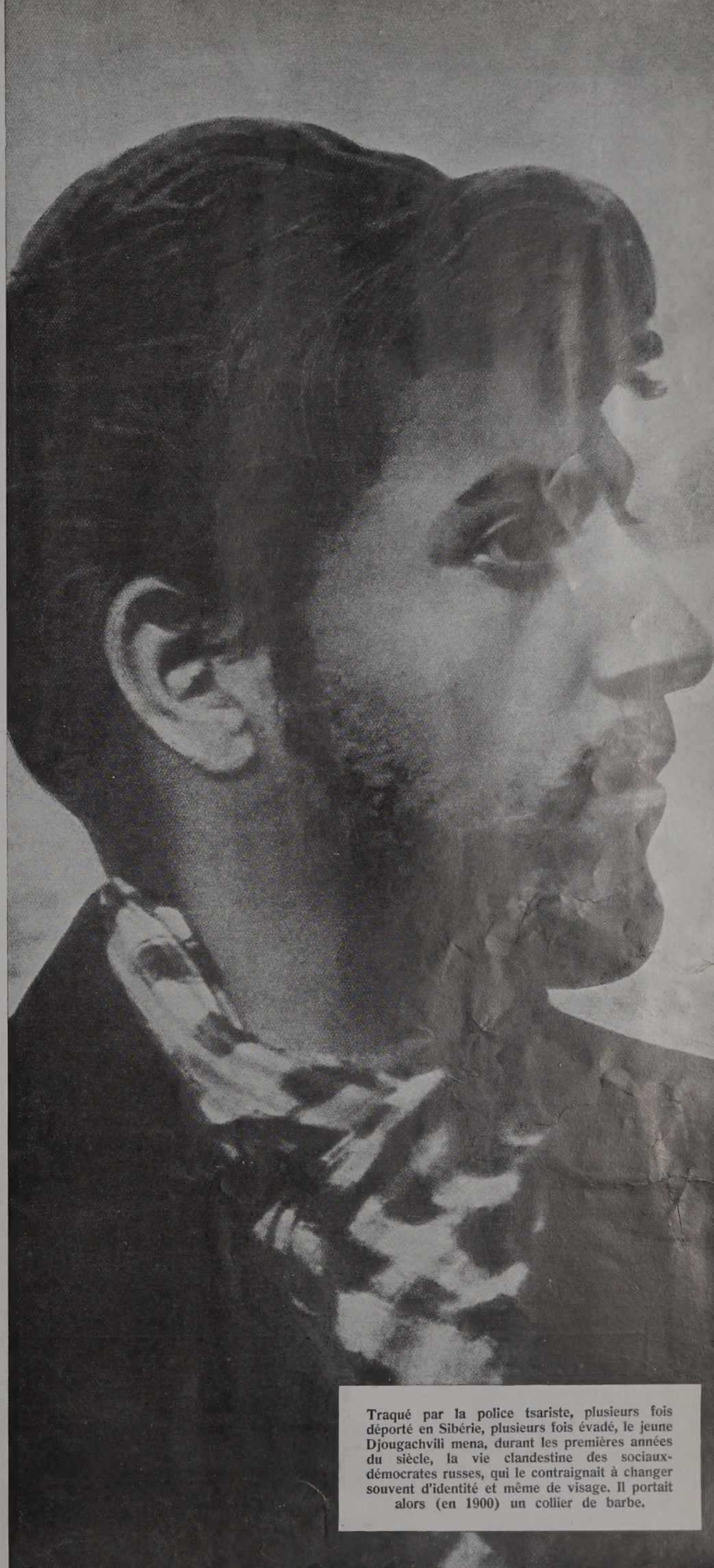
mère pour raison de santé ? On ne sait. Le certain, c'est que lorsqu'il se trouva, un peu plus tard, mêlé au mouvement ouvrier et révolutionnaire, si l'on peut dire que sa culture générale était supérieure à celle de beaucoup de ses compagnons, on ne peut avancer pourtant qu'elle fut très poussée.

La discipline était rigoureuse au séminaire de Tiflis et l'existence y était maussade. Beaucoup de jeunes gens, à l'exemple de Staline, le quittaient avant d'y avoir terminé leurs études. Presque tous étaient touchés par les idées nouvelles qui se propageaient alors et qui relevaient de deux ordres : vigoureuse protestation de la

Comme ses camarades, il souffre de la rude discipline...



... ses notes sont bonnes. Mais ses opinions politiques lui vaudront d'être expulsé.



Traqué par la police tsariste, plusieurs fois déporté en Sibérie, plusieurs fois évadé, le jeune Djougachvili mena, durant les premières années du siècle, la vie clandestine des sociaux-démocrates russes, qui le contraignait à changer souvent d'identité et même de visage. Il portait alors (en 1900) un collier de barbe.

1902. Djougachvili prend part à des grèves et à une attaque de la prison de Batoum. Historiens et peintres le décrivent comme ayant été le chef de ces mouvements. Ainsi, ce tableau de Koutateledzé montre « le camarade Staline à la tête de la manifestation des ouvriers de Batoum en 1902 ».

Cette autre toile, extraite de l'imagerie d'Epinal du parti, est due à Nadarechvili. Elle représente « le camarade Staline parlant à un meeting, à Tchiatoury ». Là encore, Joseph Djougachvili est le centre de la composition.

Géorgie contre la russification du pays et lutte sociale pour l'amélioration du sort de la classe ouvrière, qui, dès ce moment, se traduisait par des grèves. En fait, ce séminaire de Tiflis était une manière de foyer d'agitation d'où partaient des propagandistes qui diffusaient à travers la province les mots d'ordre révolutionnaires.

Puisqu'il ne pouvait être prêtre, il fallait que Joseph Djougachvili trouvât à gagner sa vie. Il y pourvut, et plutôt mal que bien, en donnant des leçons puis en occupant un très modeste emploi à l'observatoire de Tiflis. Déjà, il milite dans les rangs du groupe social-démocrate, auquel il avait adhéré en 1898. Il est mêlé à des troubles qui éclatent à Gori le 1er mai 1901. Un peu plus tard il part pour Batoum, où il organise des grèves et où il prend part à une attaque dirigée contre la prison. La police n'allait pas tarder à s'occuper du jeune agitateur. Il est arrêté, emprisonné et envoyé à la fin de novembre 1903 en Sibérie, d'où il s'échappe en janvier

Kamo, principal exécutant de l'attaque contre la banque de Tiflis.

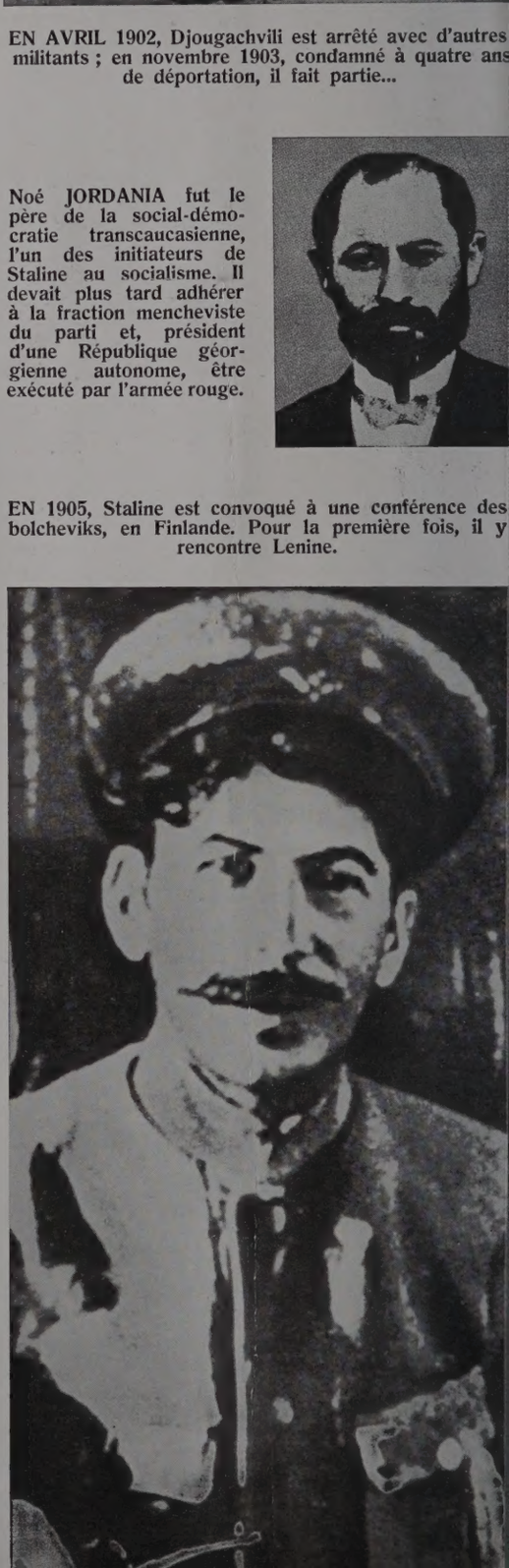
« EN JANVIER 1902, LE CAMARADE STALINE ORGANISE, AVEC LE CONCOURS DES OUVRIERS D'AVANT-GARDE DE BATOUM, LA GRANDE ET VICTORIEUSE GREVE DE L'USINE MANTACHOW... L'ORGANISATION DE BATOUM, DIRIGEE PAR LE CAMARADE STALINE, SE LIVRE A UNE GRANDE SERIE DE MANŒUVRES POLITIQUES. »

(L. Beria : « Contribution à l'histoire des organisations bolcheviques en Transcaucasie ».)

EN AVRIL 1902, Djougachvili est arrêté avec d'autres militants ; en novembre 1903, condamné à quatre ans de déportation, il fait partie...

Noé JORDANIA fut le père de la social-démocratie transcaucasienne, l'un des initiateurs de Staline au socialisme. Il devait plus tard adhérer à la fraction mencheviste du parti et, président d'une République géorgienne autonome, être exécuté par l'armée rouge.

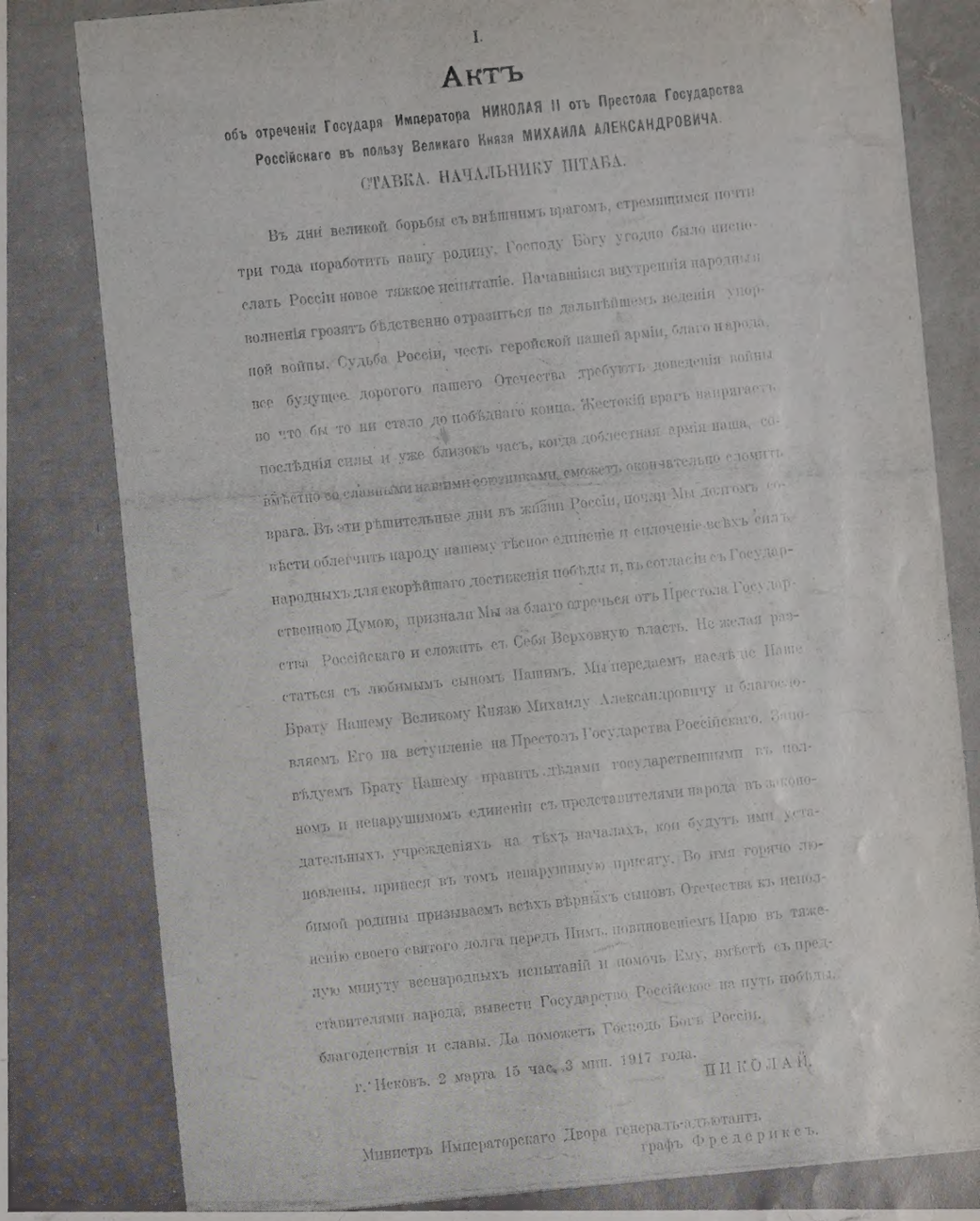
EN 1905, Staline est convoqué à une conférence des bolcheviks, en Finlande. Pour la première fois, il y rencontre Lenine.



... d'un convoi partant pour la Sibérie. Sur notre cliché, il est le deuxième à partir de la droite (marqué d'une croix).

Moins de deux mois après sa première arrivée en Sibérie, il s'évadait et se réfugiait dans cette maison de Batoum.

EN MARS 1910, la police prend ces photographies en l'arrêtant pour la troisième fois.



I.

Актъ

объ отреченіи Государя Императора НИКОЛАЯ II отъ Престола Государства Россійскаго въ пользу Великаго Князя МИХАИЛА АЛЕКСАНДРОВИЧА.

СТАВКА. НАЧАЛЬНИКУ ШТАБА.

Въ дни великой борьбы съ внѣшнимъ врагомъ, стремящимся почти три года поработить нашу родину, Господу Богу угодно было ниспослать Россіи новое тяжкое испытаніе. Начавшіяся внутреннія народныя волненія грозятъ бѣдственно отразиться на дальнѣйшемъ веденіи упорной войны. Судьба Россіи, честь геройской нашей арміи, благо народа, все будущее дорогого нашего Отечества требуютъ доведенія войны во что бы то ни стало до побѣднаго конца. Жестокій врагъ напрягаетъ послѣднія силы и уже близокъ часъ, когда доблестная армія наша, вмѣстно со славными нашими союзниками, сможетъ окончательно сломить врага. Въ эти рѣшительные дни въ жизни Россіи, почли Мы долгомъ совѣсти облегчить народу нашему тѣсное единеніе и сплоченіе всѣхъ силъ народныхъ для скорѣйшаго достиженія побѣды и, въ согласіи съ Государственною Думою, признали Мы за благо отречься отъ Престола Государства Россійскаго и сложить съ Себя Верховную власть. Не желая разстаться съ любимымъ сыномъ Нашимъ, Мы передаемъ наслѣдіе Наше Брату Нашему Великому Князю Михаилу Александровичу и благословляемъ Его на вступленіе на Престолъ Государства Россійскаго. Заповѣдуемъ Брату Нашему управлять дѣлами государственными въ полномъ и непарушимомъ единеніи съ представителями народа въ законодательныхъ учрежденіяхъ на тѣхъ началахъ, кои будутъ ими установлены, принеся въ томъ непарушимую присягу. Во имя горячо любимой родины призываемъ всѣхъ вѣрныхъ сыновъ Отечества къ исполненію своего святого долга передъ Нимъ, повиновеніемъ Царю въ тяжелую минуту всенародныхъ испытаній и помочь Ему, вмѣстѣ съ представителями народа, вывести Государство Россійское на путь побѣды, благоденствія и славы. Да поможетъ Господь Богъ Россіи.

г. Псковъ. 2 марта 15 час. 3 мин. 1917 года.

НИКОЛАЙ.

Министръ Императорскаго Двора генералъ-адъютантъ
графъ Фредериксъ.

15 MARS 1917, LA FIN DES ROMANOV. L'acte d'abdication du tsar Nicolas II, signé alors que la Révolution est déjà maîtresse de Saint-Pétersbourg, consacre la chute de la dynastie qui régnait sur la Russie depuis près de trois siècles.

1917 : STALINE A TROUVÉ SA VOIE

1904, avant même d'avoir rejoint la résidence qui lui était assignée. Il revient en Géorgie, se marie avec la sœur d'un de ses camarades, Ekaterina Svanidzé. Son épouse ne partage nullement d'ailleurs ses convictions révolutionnaires. Elle est même fort pieuse et prie volontiers Dieu de ramener son mari à de plus saines idées. La grâce n'agit point et Joseph poursuit son activité.

Le mouvement révolutionnaire russe se développait largement. Il était animé en grande partie de l'extérieur par des hommes qui avaient été contraints de s'exiler et qui vivaient à l'étranger. Du nombre étaient Lenine et Trotsky. Le Congrès constitutif du parti social-démocrate russe eut lieu à Bruxelles, en juillet 1903. Interrompu par la police belge, qui voyait d'assez mauvais œil ces réunions, il transporta ses assises à Londres. Dès ce moment s'affirmaient les luttes de tendances qui allaient se poursuivre pendant des années et opposer l'une à l'autre la fraction bolchevik et la fraction menchevik.

C'est vers cette époque qu'un événement considérable allait se produire dans la vie de Staline. Dans des circonstances assez mal définies il allait faire la connaissance de Lenine.

Il semble que cette rencontre se soit produite en décembre 1905, à la Conférence de Tammerfors, en Finlande.

En Russie cependant se jouait le prologue de la Révolution. La guerre russo-japonaise s'était soldée par un lourd échec. Les défaites de Mandchourie, la perte de Port-Arthur et, d'autre part, le despotisme très lourd d'un système bureaucratique et policier avaient altéré l'affection portée au régime impérial et suscité un peu partout des grèves et des manifestations. En vain, les éléments libéraux s'efforçaient-ils de persuader le tsar d'accorder au pays des réformes qui l'auraient placé dans la ligne des nations modernes. Celui-ci s'y refusait. Un peu partout des soulèvements se produisirent. Il y eut des émeutes sanglantes à Varsovie, à Lodz. La journée tragique fut celle du 22 janvier 1905, dite le « Dimanche Rouge », où des délégations de travailleurs qui se rendaient, à l'instigation de leur conseiller, le pope Gapone, au Palais d'Hiver pour y déposer respectueusement leurs revendications, furent mitraillées, chargées, sabrées par les cosaques. Il y eut de nombreuses victimes.

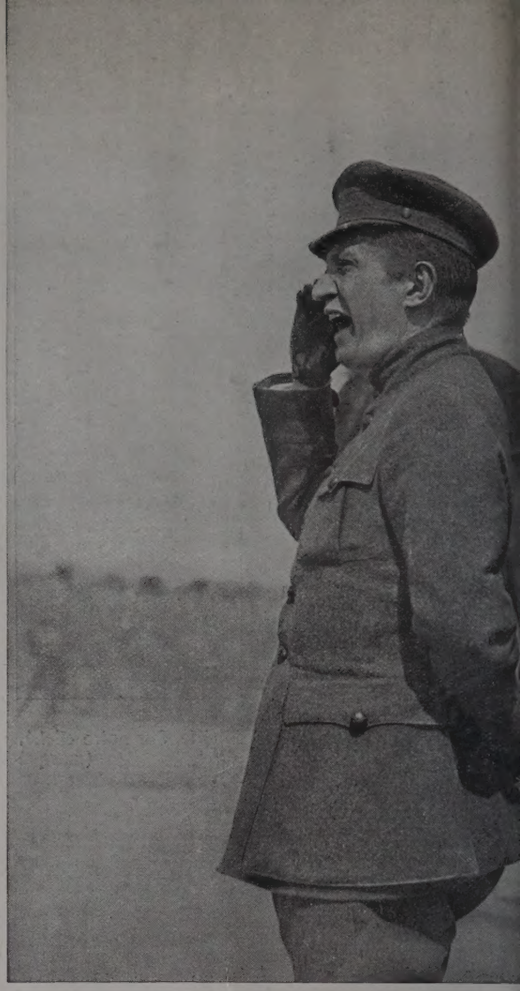
Le tsar, pourtant, consentit à certaines concessions. Une ébauche de régime parlementaire fut réalisée par la création d'une Douma (Chambre). Installée le 10 mai 1906, la première Douma n'eut qu'une brève existence puisqu'elle fut dissoute le 21 juillet suivant. Réélue, elle fut de nouveau dissoute en 1907 et continua ainsi une existence précaire, qui n'apportait nullement à l'empire russe les garanties et les libertés que des hommes politiques plus clairvoyants auraient voulu voir accordées dans l'intérêt même, pensaient-ils, du régime.

Pendant ce temps, Staline, qui avait de nouveau rencontré Lenine à Stockholm puis ensuite au Congrès de Londres en 1907, poursuivait son métier d'agitateur. Retourné dans sa Géorgie natale, il conseilla et dirigea divers mouvements. Il organisa, sans y prendre directement part, un coup de main resté fameux, au cours duquel, sur la place d'Erivan, à Tiflis, un convoi qui transportait, sous la protection de cosaques,

AUGMENTEZ L'ALLOCATION AUX FEMMES DES MOBILISES, dit la bannière portée par des marins. Grâce à de tels slogans, les bolcheviks entretiennent les troubles.

DE MARS A OCTOBRE, Pétrograd est le théâtre de manifestations quotidiennes. Lenine est rentré de Suisse à travers l'Allemagne pour prendre la direction des opérations.

GARDES ROUGES vérifiant les laissez-passer à l'entrée de l'Institut Smolny, où siègent Lenine et Trotsky.



KERENSKY, l'homme, trop faible, qui tenta de donn à la Russie un régime socialiste démocrate, et que l'on

RÉVOLUTION ET

des fonds appartenant à la banque de la ville fut attaqué. Plusieurs centaines de milliers de roubles furent dérobés et utilisés pour le parti.

Déjà dans ce cadre local où il opérait, Staline manifestait sa volonté d'être seul maître. Il eut des démêlés avec certains autres chefs et s'appliqua à les évincer. Mais la police continuait d'avoir l'œil sur lui. Bien qu'il eût évité de se mettre trop en avant, il était repéré. Cela lui valut d'être de nouveau arrêté en mars 1908, incarcéré à la prison de Baïlov, puis envoyé en surveillance aux environs de Moscou, à Vologda, d'où il devait s'échapper en juillet 1909. Pendant toute cette période sa vie va être une série de « matches » avec les policiers qui

C'EST LA LUTTE FINALE ! Le gouvernement Kerensky

oit ici répondant aux acclamations des soldats, ne put imposer son autorité au pays.

GUERRE CIVILE

veulent l'empêcher de poursuivre son travail d'agent révolutionnaire. Il en sortira longtemps vainqueur. En effet, ayant recouvré la liberté en 1909, il est de nouveau arrêté en mars 1910. Envoyé une fois de plus en exil, il s'enfuit en 1911. Il est repris en septembre de la même année, s'échappe encore et gagne Saint-Pétersbourg. Il n'avait joué jusque-là dans les organismes dirigeants révolutionnaires qu'un rôle relativement modeste. Février 1912 lui apporte une récompense et une consécration de ses services. Il est appelé au comité central. Mais un an plus tard, en février 1913, il est de nouveau saisi par les policiers et, cette fois, après quelques mois passés en prison, déporté

devait pas durer plus de six mois. Le 7 novembre 1917...

PAR LE TRAITE DE BREST-LITOVSK le gouvernement bolchevique abandonnait en pleine guerre les Alliés. En consacrant l'effondrement de l'empire des tsars, il semblait renoncer à leurs vieux rêves d'hégémonie.

1919. Staline est alors commissaire du peuple aux nationalités. On le voit ici (à g.) auprès de Lenine et de Kamenev. La guerre civile fait rage.

SOVIETS ET RUSSES BLANCS. Dans toute la Russie se lèvent des armées contre-révolutionnaires. Cependant que Trotsky organise l'Armée Rouge, Staline participe à la défense de Tsaritzyne, qui sera rebaptisée Stalingrad. Cette peinture de Avilov montre l'arrivée de Staline à la 1re armée de cavalerie.

Staline a fréquemment dit qu'il avait fait sous la direction de Lenine son apprentissage de chef révolutionnaire. « Un jour, conte-t-il, je lui demandai ce que je devais lire pour parfaire rapidement les connaissances militaires dont j'avais besoin. « Lisez Clausewitz », répondit Lenine en me tendant un exemplaire annoté de l'ouvrage du stratège allemand. Et il ajouta : « Vous y verrez comment il faut faire la guerre à la société capitaliste. Clausewitz montre bien qu'on ne peut conquérir un grand pays qu'à l'aide de troubles intérieurs. Voilà notre lutte des classes. »

Sa santé déficiente allait rapidement assigner des bornes à la dictature de Lenine.

dans la région de Touroukhansk, au delà du cercle polaire, il ne s'échappera plus.

A dire vrai, le gouvernement du tsar, s'il poursuivait implacablement ses adversaires, ne les traitait pas toujours avec la dernière rigueur. Certes, la toundra polaire n'est pas un lieu de villégiature fort agréable. Pourtant, grâce à une modeste allocation payée pour son entretien, Staline put, ainsi que quelques autres condamnés politiques, y mener une vie assez paisible jusqu'en 1917, chassant, pêchant, écrivant. La guerre ne l'arracha pas à ses occupations. Il fut, il est vrai, convoqué à deux reprises devant un conseil de revision. Mais certaines déformations physiques : une quasi-atrophie de l'avant-bras gauche, le fait aussi qu'il avait deux orteils soudés, le tout provenant peut-être d'une hérédité alcoolique, le firent dispenser du service militaire. Le futur maréchal de l'U. R. S. S. n'était pas même reconnu bon pour être deuxième classe dans l'armée impériale !

La révolution de 1917 allait rendre Staline à la politique. En compagnie de Kamenev, il regagne Pétrograd. Lenine était toujours à l'étranger ; en attendant son retour il fallait exercer l'intérim. C'est à ce moment que se noua l'amitié de Staline et de Molotov. Celui-ci usa des influences et des relations dont il disposait pour faire préférer Staline à Kamenev. Lenine d'ailleurs ne tarda pas à regagner la Russie : c'est le fameux voyage en wagon plombé. Il devait trouver les éléments révolutionnaires en plein désarroi. S'il parvint assez

Dès 1922, Lenine, malade, qu'on voit (à dr.) veillé par sa femme, Kroupskaïa, s'alarmait de la brutalité et de l'ambition de Staline. « Je lui...

... prépare une bombe au douzième congrès », écrivait-il en avril 1923. Quelques jours plus tard, une troisième attaque le terrassait.

vite à reprendre son ascendant, il ne put pourtant éviter la guerre civile, qui, pendant deux années, allait déchirer le pays. Staline s'efforça de se montrer souple et diplomate, tâchant d'éviter les frictions et de concilier les thèses qui opposaient fréquemment les uns aux autres les dirigeants. Peu à peu il imposa ainsi sa personnalité. Commissaire aux nationalités, il devint en 1919 membre du Politburo et commissaire au contrôle d'Etat, ce qui augmentait notablement ses pouvoirs. Dépêché à Tsaritzyne, près du maréchal Vorochilov, il y joua le rôle d'un véritable représentant politique à l'autorité étendue. Il se montra impitoyable dans les mesures qu'il fut amené à prendre et aux traits de son caractère qu'on connaissait déjà ajouta la rigueur cruelle qui fait bon marché de la vie humaine.

La guerre civile prit fin, l'évolution de la Russie, qui allait, le 30 décembre 1922, se proclamer Union des Républiques Socialistes Soviétiques (U. R. S. S.), se poursuivit ; Lenine porta son attention vers les mesures de nature à restaurer le pays. Une commission de la politique de l'Economie nouvelle (N. E. P.) fut créée, et la présidence en fut confiée à Staline. C'était en 1921. Au cours de cette année, Staline fut malade. Il s'en montra très affecté, exprimant de graves inquiétudes quant à l'avenir de sa santé et disant même, chose curieuse : « Je finirai paralysé. »

Il se remit pourtant, et le 3 avril 1922 allait lui apporter une grande satisfaction : le poste de secrétaire général du parti lui fut confié. Il venait d'être créé, et Lenine, qui s'était montré peu favorable pendant longtemps à cette création, avait fini par céder. Staline arrivait ainsi à la tête du parti et devenait politiquement le maître. Il lui fallut néanmoins attendre encore deux ans pour l'être sans conteste. Malade, Lenine devait mourir le 21 juin 1924. A ce moment commence véritablement pour Staline sa carrière de chef et de dictateur.

Au cours d'une réunion amicale à laquelle assistaient, en 1912, Lenine et Kamenev, ses camarades essayèrent sans succès de griser Djougachvili. Quoique ayant bu beaucoup, celui-ci réussit encore à gagner une partie d'échecs à Lenine. Emerveillé, le vieux militant dit à son partenaire : « Vous êtes vraiment en acier. Dorénavant vous prendrez le pseudonyme de Staline. » Ce pseudonyme évoquant la dureté de l'acier, le monde entier devait apprendre à le connaître.

Quand Lenine meurt, en janvier 1924, Staline a constitué, avec Kamenev et Zinoviev, ses alliés d'alors, la « troïka » destinée à éliminer Trotsky. On voit ici Staline (troisième à partir de la droite) assistant aux obsèques du chef disparu, dont le corps, embaumé et exposé dans un mausolée édifié sur la place Rouge (page ci-contre), **sera l'objet d'un véritable culte.**

Lenine mort, Rykov lui succède à la présidence du Conseil, tandis que la direction du parti passe à la « troïka » Staline-Kamenev-Zinoviev. De g. à dr. : Staline, Rykov, Kamenev, Zinoviev.

COMMENT JOSEPH STALINE A LIQUIDÉ LA « VIEILLE GARDE » DES COMPAGNONS DE LENINE

CE QUE SONT DEVENUS les hommes qui siégeaient en 1920 au Politburo du parti communiste russe. De g. à dr. : Yenoukidzé (exécuté), Kalinine (décédé), Boukharine (exécuté), STALINE, Lachevitch (disparu). Kamenev (exécuté), Preobrajensky (exécuté), Sérébriakov (exécuté), Lenine (mort), Rykov (exécuté).

★

DES SEPT PRINCIPAUX DIRIGEANTS DU PARTI DE 1923, CINQ ONT PÉRI DE MORT VIOLENTE

LENINE (mort).
RYKOV (exécuté).
TOMSKI (suicidé).
TROTSKY (assassiné).
ZINOVIEV (exécuté).
KAMENEV (exécuté).

STALINE

D'ABORD... TROTSKY

En créant et en dirigeant l'armée rouge, Trotsky avait sauvé le régime et brisé...

... la contre-révolution. Il était commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine.

Exilé, il se réfugie en Norvège, où on le voit pique-niquer avec sa femme et ses amis.

Trotsky mort : Staline est vengé.

L'ENNEMI n° 1 de Staline était un des plus anciens compagnons de lutte de Lenine, l'organisateur de l'armée rouge, Trotsky. Du vivant de Lenine des heurts violents avaient déjà opposé les deux hommes, et Staline n'eut de cesse que son adversaire eût été abattu. Déporté en Sibérie, puis définitivement exilé en 1929, Trotsky devait, en 1940, être assassiné à coups de marteau dans la maison qu'il habitait dans un faubourg de Mexico. Son meurtrier, le communiste Louis Jackson, alias Jacques Mornard, expie actuellement son crime dans les prisons mexicaines.

LES GRANDES PURGES DE MOSCOU ★

LE PRÉTEXTE

La rivalité entre les anciens compagnons de Lenine prend un tour féroce. Les Staliniens, notamment Kirov, s'attaquent à Zinoviev et à Kamenev. Or le 1er décembre 1934 Kirov est assassiné dans le local du parti, à Leningrad, par un ancien membre du Guépéou, Nicolaev. Celui-ci est soupçonné d'avoir agi à l'instigation de l'opposition trotskyste.

Staline avec Kirov, son lieutenant préféré.

Derrière le cercueil de Kirov,
de g. à dr. : Kalinine, Staline, Vorochilov.

Staline, Vorochilov, Molotov et Kalinine portent l'urne contenant les cendres de Kirov.

VYCHINSKI, LE PROCUREUR ROUGE

Il fallait pour mener à son terme la « liquidation » des compagnons de Lenine un accusateur public insensible à tout ce qui n'était pas la raison d'Etat et asservissant sans hésiter la justice à l'intérêt du pouvoir. Recteur d'université quand Staline en fit un procureur général, il apporta à ses nouvelles fonctions de redoutables ressources de dialecticien. Il requit dans tous les grands procès de 1936 à 1939 et envoya à la mort quantité d'accusés qui avaient été les pionniers de la Révolution. Les « aveux spontanés » qui font d'hommes courageux des loques devant leurs juges sont un raffinement de technique policière dont il usa savamment. La politique étrangère devait plus tard occuper Vychinski. Chargé par Staline de maintenir dans l'orbite soviétique les satellites en velléité d'indépendance, il représenta ensuite l'U. R. S. S. à l'O. N. U. et aux conférences internationales avec une virulence de langage qui suffirait à en faire un diplomate hors série.

KAMENEV, intime de Lenine, beau-frère de Trotsky, condamné à mort le 23 août 1936 et exécuté le lendemain.

ZINOVIEV, pionnier de la Révolution, gouverneur de Leningrad, membre du triumvirat avec Staline et Kamenev, subit le sort de celui-ci.

TOMSKI, grand chef de la C. G. T. soviétique, ami de Lenine, se suicida à la veille du procès, évitant ainsi une condamnation certaine.

PREMIÈRE PURGE : 1936. 16 accusés, 16 condamnations à mort.

Tous les accusés « trotskystes-zynoviévistes » de ce premier des « grands procès » de Moscou avaient avoué « spontanément » tout ce que leur reprochait l'accusation : notamment d'avoir incité au meurtre de Kirov et d'avoir comploté, sur l'instigation de Trotsky lui-même, l'assassinat de Staline et des autres leaders de sa tendance.

PIATAKOV, accusé par Vychinski d'avoir conspiré contre le régime en accord avec des agents de Hitler. (Condamné à mort et exécuté.)

SEREBRIAKOV, économiste de la Révolution, accusé d'avoir organisé le sabotage des mines, des chemins de fer et des usines. (Exécuté.)

RADEK, leader des Isvestia, ami intime de Lenine, échappa par ses aveux à la mort. Condamné à la prison, disparut mystérieusement.

DEUXIÈME PURGE : JANVIER 1937. 17 accusés, 13 condamnations à mort.

Le second procès de Moscou dérivait directement du procès précédent. Ce furent les mêmes accusations que contre les « trotskystes », suivies des mêmes « aveux ». Parmi les compagnons de Lenine condamnés à mort figurent également Sokolnikov, qui avait signé le traité de Brest-Litovsk, et Mouralov, qui commandait la région militaire de Moscou.

Le conseil militaire de l'U. R. S. S. en 1935. Un seul membre subsiste, le maréchal Boudienny (le 5e à partir de la droite). **Tous les autres ont péri de m**
général Halepsky ; amiral Orloff ; général Takir ; général Kamenev ; commissaire Ordjonikid

LES « PURGES » MILITAIRES

RYKOV était auprès de Lenine le rival heureux de Staline. Vychinski le montre comme un agent stipendié de l'Allemagne. (Fusillé.)

BOUKHARINE, le théoricien du marxisme léniniste, fondateur et président du Komintern, accusé de complot contre l'Etat. (Fusillé.)

Le maréchal Toukhatchevski, un des officiers tsaristes qui s'étaient ralliés à la révolution, commandant en chef de l'armée rouge durant la guerre contre la Pologne, fut accusé d'avoir trahi au profit de l'Allemagne. (Fusillé.)

TROISIÈME PURGE : 1938. 21 accusés, 18 condamnations à mort.

Le dernier des grands procès où ce qui restait des compagnons de Lenine fut liquidé pour haute trahison et « intelligence avec le fascisme ». « Nous avons, disait le procureur Vychinski, arraché du visage de ces canailles leurs masques hypocrites et montré le visage bestial des bandits internationaux qui ont dirigé les mains des criminels contre notre travail socialiste. »

YAGODA, chef de la Guépéou, il exécuta les consignes de Staline avant d'être convaincu de « trotskysme » et de haute trahison. (Fusillé.)

YEGOV, désigné par Staline pour succéder à Yagoda, il est plus cruel que son prédécesseur. Il n'en fut pas moins fusillé quelques mois après.

De ces cinq maréchaux, deux ont survécu : Vorochilov (au centre) **et Boudienny** (en haut, à gauche). **Les trois autres, Toukhatchevski** (à gauche), **Blücher** (en haut, à droite) **et Iegorov** (à droite) **ont été exécutés.**

L'implacable épuration entreprise par Staline s'étendit à l'armée. Destitué le 11 mai 1937 de son poste de commissaire-adjoint à la Défense nationale, le maréchal Toukhatchevski était arrêté avec sept généraux sous l'accusation d'avoir entretenu des relations avec les services d'espionnage allemands. Les huit accusés furent condamnés à mort et aussitôt fusillés (on a appris par la suite que les documents accusateurs du « complot » Toukhatchevski avaient été fabriqués de toutes pièces par la Gestapo).

olente. De gauche à droite : **commandant Gamarnik, chef de la direction politique de l'armée (suicidé) ; maréchal Toukhatchevski ; maréchal Iegorov ; mpoisonné) ; général Alksnis ; commissaire Mouklévitch ; général Eidemann ; général Ouborevitch.**

ENFIN SEUL !

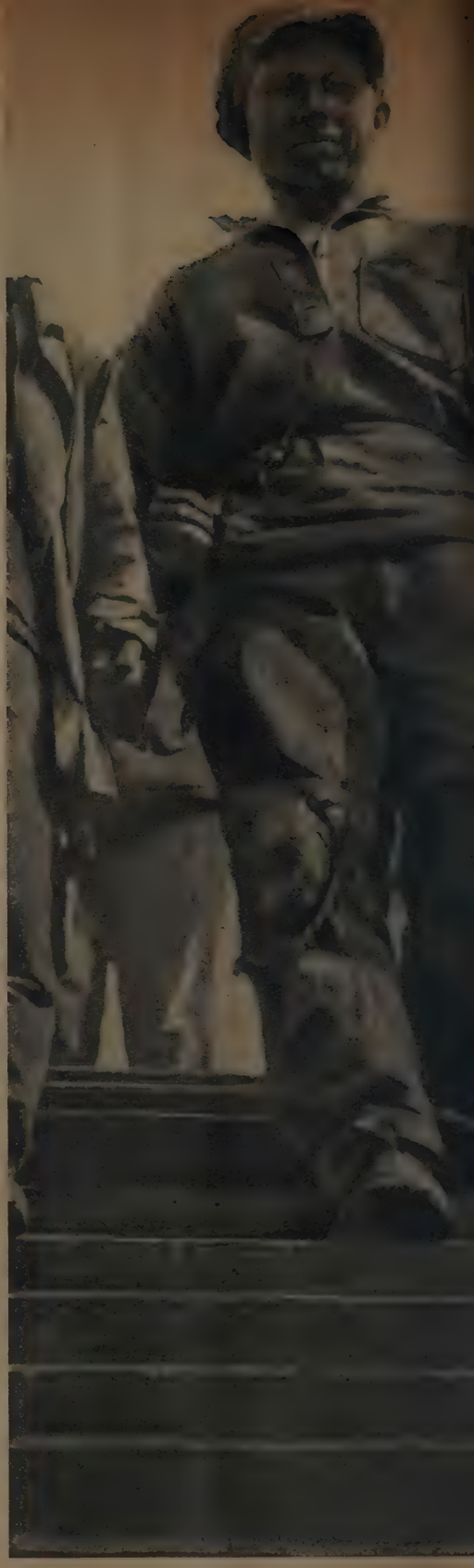
Staline sur le pont du croiseur « Ukraine Rouge » le 25 mars 1929.

Le maréchal s'entretient avec Maxime Gorki.

Réception de l'expédition Tcheliouskine sur la place Rouge. De g. à dr. : Kalinine, Staline, Vorochilov, Kouibichev.

AU MILIEU DES ELEVES PARACHUTISTES.

GRANDES RÉALISATIONS INDUSTRIELLES



CHARBON

Il serait puéril de nier le gigantesque effort entrepris sous l'impulsion de Staline pour l'équipement de l'U.R.S.S. Ordonné selon la méthode des plans quinquennaux, il s'est développé avec une ampleur qu'autorise l'abondance de la main-d'œuvre dans une forme d'organisation sociale où l'homme ne compte guère. Ainsi des empires aujourd'hui disparus ont laissé des témoignages de leur puissance édifiée par le labeur de centaines de milliers

SIDÉRURGIE

d'esclaves. Combien de travailleurs en Russie soviétique ont succombé à la tâche pour élever barrages et centrales ! Les bulletins de victoire du « stakhanovisme » ne doivent pas fermer nos yeux sur les camps de travail forcé imaginés par Beria.

Le grand bassin charbonnier du Donetz, très éprouvé par la guerre, a fait l'objet d'une mécanisation et d'une remise en état.

D'autres bassins ont été exploités de manière très active ou mis en exploitation de manière encore inusitée, tel celui de Kouznetzk, dans la plaine sibérienne, celui

PÉTROLE

de Kizel, dans l'Oural, les mines de Kizil-Kii, dans la vallée de Fergana, sans oublier les gisements moscovites.

Parallèlement à l'extraction du charbon, des installations annexes, pour la fabrication du coke notamment, ont été créées.

Et, corrélativement à l'extension des charbonnages, l'industrie sidérurgique se développait : hauts fourneaux, laminoirs, fonderies, en même temps que se dressaient des fabriques d'appareils mécaniques destinées à pourvoir aux vastes besoins en machines de toute nature.

Le pétrole a tenu aussi une large place dans le développement de l'activité économique soviétique. A Bakou et à Grozny des transformations ont été apportées aux installations existantes. Dès 1930, d'ailleurs, on s'adressait aux techniciens américains pour mettre au point un outillage mieux adapté aux nécessités d'une exploitation moderne. Car il ne s'agissait pas seulement d'augmenter le rendement des puits de pétrole, mais aussi de transformer le pétrole brut en différents produits. Des réservoirs et des pipe-lines ont été construits pour transporter le précieux liquide aux usines de traitement et aux lieux d'exportation.

Quant aux barrages, ils sont parmi les grands travaux dont le régime soviétique tire le plus d'orgueil. Le plus fameux est celui qui fut élevé sur le Dniéper et qui fut gravement endommagé par les Allemands pendant la guerre. Cette énorme construction a exigé pour la remettre en état l'emploi d'une armée d'ouvriers.

BARRAGES

L'antenne du poste de radio appelé « Station du Komintern ».

LA RADIO

LA radio soviétique est essentiellement, on pourrait presque dire uniquement, un instrument de propagande. L'information est nécessairement en régime totalitaire une information dirigée, et, que ce soit par la presse ou par la radio, le peuple russe ne reçoit des événements qu'une version conforme aux intérêts du communisme. Mais la radio n'est pas seulement destinée à l'usage interne. Elle doit aussi propager à l'extérieur ce que Moscou juge utile. Staline se rendait parfaitement compte de l'importance d'un moyen de diffusion tel que la radio. Il s'attacha à la développer. La radio soviétique émet en plusieurs langues. Ses émissions sont conçues de manière à mettre en valeur toutes les réalisations de l'U. R. S. S. Et l'on sait qu'elle ne se prive pas de critiquer, même de façon agressive, ce qui se fait à l'étranger. A son service sont placées plusieurs usines de fabrication de matériel afin de soustraire autant que possible la T. S. F. soviétique à l'importation.

La station du Conseil des syndicats.

LA VIE PRIVÉE DE JOSEPH STALINE

SA FAMILLE

★

Staline se maria pour la première fois en 1904. Il avait vingt-cinq ans, il avait déjà été déporté une fois et venait de s'évader de Sibérie. Sa femme, Ekaterina Svanidze, était la sœur d'un de ses camarades. Assez effacée, elle ne partageait pas, dit-on, les idées de son mari. Le mariage toutefois semble avoir été heureux, mais l'activité politique de Staline lui laissait peu de temps pour s'occuper de son ménage.

STALINE EUT QUATRE COMPAGNES ET TROIS ENFANTS

La dangereuse carrière d'agitateur choisie par Staline ne laissait qu'une place réduite pour une vie sentimentale et de famille. Néanmoins, nous venons de le dire, il se maria en 1904. De cette union naquit un fils, Yacha (Jacob). Staline s'en occupa peu et quand sa femme, Ekaterina, mourut, il confia l'enfant à la belle-mère. Plus tard il fit venir Yacha à Moscou. Les relations entre les deux hommes étaient médiocres. Yacha aurait voulu être ingénieur. Mais, peu travailleur, il n'y réussit pas. Il s'en fut au Caucase et travailla

La seconde femme de Staline, Nadia Alleluiéva, était une ardente militante communiste.

Vassili, fils de Staline et de sa seconde femme, est général de division d'aviation.

Jacob Djougachvili, fils aîné de Staline, fait prisonnier en 1942 à Smolensk, est mort en captivité en Allemagne, où il se serait suicidé.

Svetlana, la fille qu'il eut de son mariage avec Nadia, est sans doute l'être que Staline a le plus profondément chéri.

Deux fois veuf, Staline épousa la sœur d'un de ses fidèles compagnons, Rosa Kaganovitch, avec laquelle on le voit, ci-dessus. Mais on ne sait presque rien de cette union.

Staline aimait assez se promener en causant, ce que ne lui permettait guère la surveillance policière. Il est, ci-dessus, accompagné de Kalinine.

Le chef de l'U. R. S. S. avait conservé un vif attachement pour sa province d'origine. Les Géorgiennes qui l'entourent ont été bien accueillies par lui.

comme mécanicien de chemin de fer. Yacha portait d'ailleurs le nom de Djougachvili et non pas celui de Staline et semble en avoir ressenti quelque infériorité.

En 1919, Staline se remaria avec une jeune Géorgienne de dix-sept ans, Nadia Alleluiéva. Il l'avait connue chez ses parents, qui lui avaient donné asile en 1917 alors qu'il était recherché par la police de Kerensky. L'entente paraît avoir régné dans le ménage. Et quand, en 1931, Nadia mourut dans des circonstances demeurées mystérieuses, Staline prescrivit que des funérailles solennelles lui fussent faites. Il la fit enterrer au cimetière du couvent de Novo-Dievitche et lui fit élever une stèle de marbre blanc.

Nadia lui avait donné deux enfants, une fille, Svetlana, qui s'est mariée avec un fonctionnaire des Affaires étrangères, et un fils, Vassili.

A un balcon du Kremlin, Staline oublie un moment les soucis du pouvoir.

Officier de l'armée de l'air, celui-ci a eu un avancement extrêmement rapide. Pilote bombardier, décoré de l'ordre du Drapeau Rouge et de l'ordre de Souvarov, il fut nommé général de division d'aviation le 2 mars 1946. Il avait trente ans.

Svetlana et Vassili étaient au chevet de leur père quand celui-ci expira.

Une troisième femme figure dans la vie de Staline : Rosa Kaganovitch, sœur du vice-président du Conseil des commissaires du peuple. Le mariage — si mariage il y eut, car cette partie de l'existence de Staline est obscure — fut secret. On n'a plus depuis longtemps entendu parler de Rosa Kaganovitch.

La vie orageuse longtemps menée par Staline ne l'avait point habitué au luxe, dont il ne se souciait du reste pas. Un certain goût du confort lui était venu depuis qu'il avait atteint le rang suprême. Néanmoins il vivait très simplement, occupant au Kremlin un petit appartement qui semblait plutôt celui d'un modeste employé et couchant sur un lit de fer. Il disposait aussi d'une villa aux environs de Moscou et depuis plusieurs années faisait de longs séjours sur les bords de la mer Noire, non loin de la ville d'eaux de Sotchi, sur cette Riviera caucasienne où le climat est exceptionnellement doux. Il montrait la même simplicité dans sa tenue et avait toujours refusé de s'habiller à l'européenne.

LES PACTES

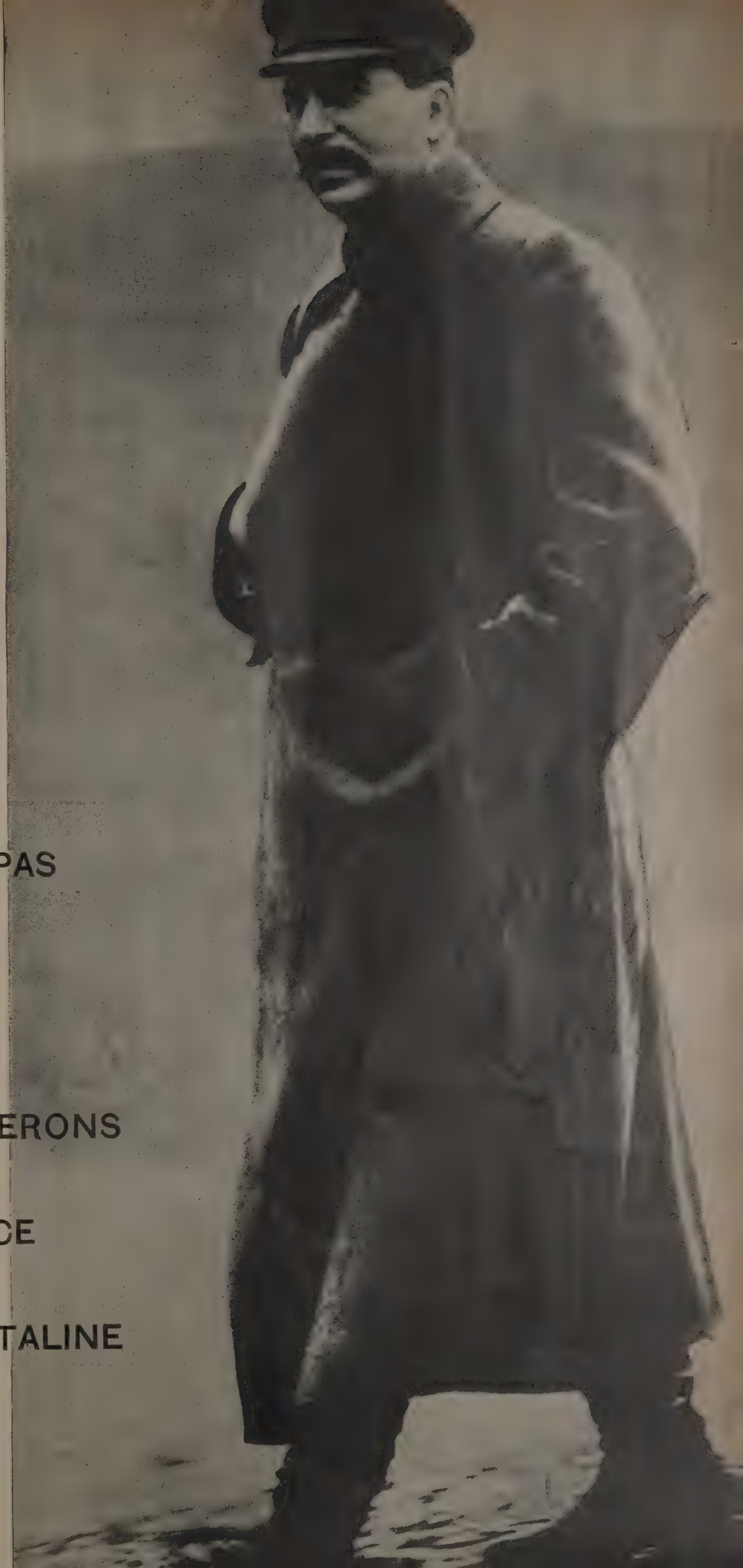
CE QUE LA SECONDE GUERRE MONDIALE A RAPPORTÉ A L'U. R. S. S.

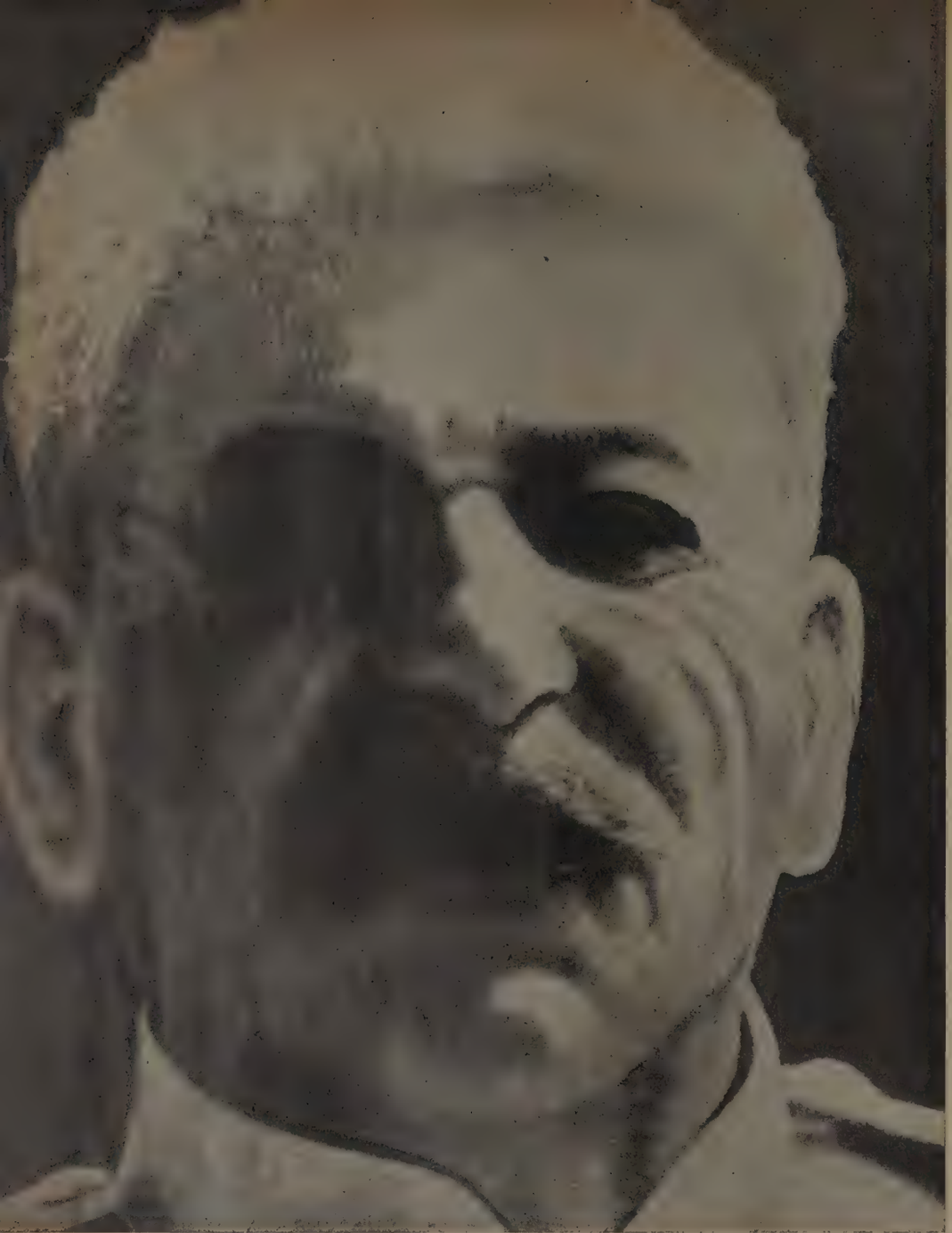
	Km. car.	Habitants
Pologne Orientale.....	117.012	10.150.000
Carélie finlandaise.....	41.772	47.000
Lituanie	62.276	3.029.000
Lettonie	51.930	1.950.000
Estonie	46.817	1.120.000
Bessarabie et Bukovine.	49.725	3.748.000
Moldavie	33.968	2.200.000
Petsamo	10.581	4.000
Kœnigsberg	9.031	400.000
Ukraine Subcarpathique	12.743	800.000
Sakhaline du Sud.....	33.440	415.000
Iles Kouriles.....	10.223	4.500
Tannu Tuva (Mongolie)	165.696	65.000
Total.....	707.212	24.355.500

et pourtant Staline avait dit...

NOUS
NE VOULONS PAS
UN POUCE
DE TERRE
ÉTRANGÈRE,
MAIS
NOUS NE CÉDERONS
À PERSONNE
UN SEUL POUCE
DE LA NÔTRE

STALINE





IL AURAIT SIGNÉ DES PACTES... AVEC LE DIABLE !

DEVENU seul maître tout-puissant de la Russie soviétique, Staline resta fidèle aux conceptions léninistes en matière de politique extérieure. Tandis que, par le canal du Komintern, les partis d'obédience communiste poursuivaient à travers le monde leur mission de désagrégation nationale, la diplomatie stalinienne s'efforçait, parallèlement, de conclure au gré des intérêts de l'U. R. S. S. le plus grand nombre possible de traités et de pactes d'assistance mutuelle ou de non-agression avec les Etats dits « capitalistes ».

Dès 1922, du temps de Lenine, les Soviets s'étaient liés à l'Allemagne, la grande vaincue de la guerre, par le sensationnel traité de Rapallo, pacte rendu plus étroit encore en 1926 par le traité de Berlin.

La « pactomanie » soviétique rencontrait des échos favorables en France, où, au sortir de la tourmente, on était prêt à accueillir toutes les manifestations susceptibles de maintenir et de consolider la paix en Europe.

En 1930 des négociations laborieuses étaient engagées entre Moscou et Paris, et le 29 novembre 1932, au Quai d'Orsay, M. Herriot, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, signait un pacte franco-soviétique de non-agression valable pour deux années et renouvelable par tacite reconduction. En même temps, sur la demande française, des pactes analogues étaient conclus par l'U. R. S. S. avec les pays de l'Est amis de la France : Pologne, Roumanie, Tchécoslovaquie.

On pouvait espérer que ces accords constitueraient un rempart contre la menace que présentait pour la paix la montée croissante de l'hitlérisme.

Cette photographie, prise il y a peu de temps, est un des derniers documents que nous possédions sur le chef de l'U. R. S. S. Il montre de façon dramatique quels ravages la maladie avait déjà exercés sur l'organisme de Staline.

Au Quai d'Orsay, M. Herriot, président du Conseil (ci-dessus), **donne lecture, le 29 novembre 1932, à M. Dougalewski, ambassadeur de l'U. R. S. S., du pacte de non-agression franco-soviétique. En août 1935, à Moscou, le président Herriot, qui vient d'être reçu par Staline, visite** ci-contre) **les chantiers du Dniéper.**

1935 : LE PACTE FRANCO-SOVIÉTIQUE

UN nouveau pacte de non-agression et d'assistance mutuelle avait été mis à l'étude en 1934 entre Moscou et Paris. Mis au point par Louis Barthou, il était signé au Quai d'Orsay le 2 mai par Pierre Laval, ministre des Affaires étrangères. Du 13 au 15 mai, Pierre Laval se rendait à Moscou, où il fut reçu en grande pompe par Staline (ci-contre) et par ses lieutenants dans l'enceinte interdite du Kremlin. On vit Staline et Laval dans la même loge à l'Opéra. Pour la première fois, un ministre étranger et sa suite étaient admis également à franchir l'enceinte du camp d'aviation de Molino, où des exercices massifs d'avions, de planeurs et de parachutistes furent organisés en leur honneur par le général Vorochilov.

La caractéristique essentielle de l'accord franco-soviétique, du point de vue politique, résidait dans la reconnaissance par l'U. R. S. S. du devoir qu'avaient les deux nations « de ne laisser affaiblir en rien les moyens de leur défense ». Staline et Molotov déclaraient comprendre « la politique de défense nationale faite par la France pour maintenir sa force armée au niveau de sa sécurité ».

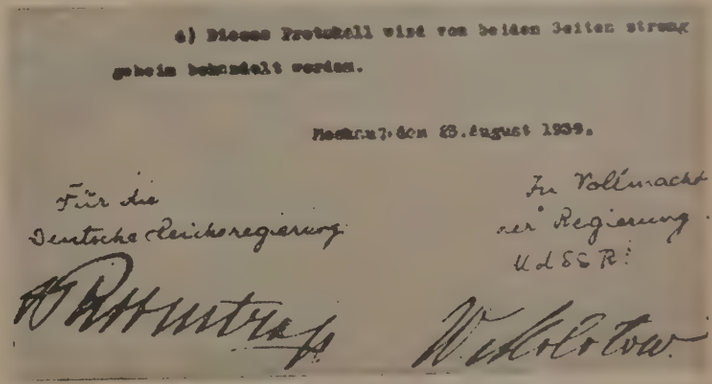
On en conclut que c'était là un désaveu de l'action antimilitariste et antinationale des communistes français. Les événements de 1939 allaient bientôt montrer que c'était là pure illusion.

LE PACTE RUSSO-TCHÉCOSLOVAQUE

En mai 1935, un pacte soviéto-tchécoslovaque était signé, resserrant les relations entre Prague et Moscou, et M. Benès, en décembre, était reçu au Kremlin par Staline et Kalinine.

LE PACTE GERMANO-SOVIÉTIQUE

A la veille de la guerre, alors que la mission militaire du général Doumenc se rendait à Moscou, M. von Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères du Reich, était reçu par M. Molotov, président du Conseil des commissaires du peuple de l'U. R. S. S. en présence de Staline. A l'issu



6) Dieses Protokoll wird von beiden Seiten streng geheim behandelt werden.

Moskau, den 23. August 1939.

Für die Deutsche Reichsregierung

v. Ribbentrop

Im Vollmacht der Regierung der UdSSR:

W. Molotow

Fac-similé des signatures apposées au bas du pacte germano-soviétique d'août 1939 par von Ribbentrop et Molotov.

La poignée de main qu'échangèrent au Kremlin Staline et von Ribbentrop était aussi chaleureuse que celle que Hitler avait échangée à Berlin avec Molotov.

Sous l'œil de Staline et de von Ribbentrop, M. Molotov met sa signature au bas de l'accord germano-soviétique sur le partage de la Pologne.

de l'entretien un pacte de non-agression germano-soviétique était signé dont voici les dispositions essentielles :

Le gouvernement de l'U. R. S. S. et le gouvernement d'Allemagne, en se basant sur les stipulations principales du traité de neutralité conclu entre l'U. R. S. S. et l'Allemagne en avril 1926, sont convenus des dispositions suivantes :

ARTICLE 1er. — Les deux parties contractantes s'engagent à s'abstenir de toute violence, de toute action agressive et de toute attaque l'une contre l'autre, soit individuellement, soit conjointement avec d'autres puissances.

ART. 2. — Si l'une des puissances contractantes est l'objet d'une action militaire de la part d'une tierce puissance, l'autre partie contractante n'assistera, sous aucune forme, cette puissance.

ART. 3. — Les Gouvernements des deux parties contractantes resteront dans l'avenir en contact mutuel pour consultation afin de s'informer réciproquement sur les questions touchant leurs intérêts communs.

ART. 4. — *Aucune des parties contractantes ne participera à un groupement quelconque de puissances dirigé directement ou indirectement contre l'autre partie.*

LE PROTOCOLE ADDITIONNEL SECRET NE FUT RÉVÉLÉ QU'AU PROCÈS DE NUREMBERG

Ce pacte éclata, huit jours avant la déclaration de guerre, comme un coup de tonnerre dans l'atmosphère européenne déjà lourde d'orage.

Encore ignorait-on à ce moment le « protocole additionnel secret » qui l'accompagnait et qui devait être révélé après la guerre devant le Tribunal de Nuremberg par le docteur Gauss, qui assistait von Ribbentrop aux négociations de Moscou et dont voici le texte :

A l'occasion de la signature d'un pacte de non-agression entre le Reich allemand et l'U. R. S. S., les plénipotentiaires soussignés de l'une et de l'autre partie, *au cours d'un échange de vues strictement confidentiel,* ont soulevé la question de la délimitation mutuelle des zones d'intérêts des deux parties. Cet échange de vues a amené aux résultats suivants :

1. Dans le cas d'une transformation territoriale et politique des territoires appartenant aux Etats baltes : Finlande, Esthonie, Lettonie, Lituanie, la frontière nord de la Lituanie constitue automatiquement la frontière entre les zones d'intérêt allemande et russe, l'une et l'autre puissance reconnaissant la revendication de la Lituanie relative au territoire de Vilno.

2. Dans le cas d'une transformation territoriale et politique des territoires appartenant à l'Etat polonais, les zones d'intérêt de l'Allemagne et de l'U. R. S. S. seront délimitées approximativement par la ligne Narev-Vistule-San. *La question de savoir si, dans l'intérêt de l'une et de l'autre puissance, le maintien d'un Etat polonais indépendant est jugé désirable sera décidée d'une façon définitive, uniquement au cours du déroulement ultérieur des événements politiques.* En tout cas, les deux gouvernements résoudront cette question dans un esprit d'entente amicale.

3. Quant au Sud-Est européen, la Russie souligne son intérêt en Bessarabie ; l'Allemagne proclame qu'elle se désintéresse complètement de ce territoire.

4. Ce protocole sera tenu strictement secret par les deux parties.

Ainsi, dès le 23 août 1939, Allemands et Russes étaient d'accord pour délimiter leurs « zones d'intérêts » à l'Est et pour régler le sort de la malheureuse Pologne. Les troupes de Hitler franchissaient, le 1er septembre, la frontière germano-polonaise, et le 14 septembre, c'était à l'armée rouge d'entrer en Pologne : en trois jours elle atteignait la ligne de démarcation fixée par l'accord secret.

UN MOIS APRÈS CE PREMIER ACCORD GERMANO-SOVIÉTIQUE, NOUVEL ACCORD POUR LE DÉPEÇAGE DE LA POLOGNE

Et le 28 septembre 1939, un second pacte germano-soviétique était signé par M. Molotov et von Ribbentrop dont voici le texte :

Le gouvernement du Reich et le gouvernement de l'Union soviétique ayant réglé définitivement, par arrangement signé aujourd'hui, les questions qui découlent de la dissolution de l'Etat polonais, *ayant ainsi créé une base sûre pour une paix durable en Europe orientale, expriment en commun l'opinion, qui correspondrait aux véritables intérêts de toutes les nations, de mettre fin à l'état de guerre qui existe entre l'Allemagne, d'une part, et la France et l'Angleterre, d'autre part.*

Les deux gouvernements entreprendront donc des efforts communs, le cas échéant, d'accord avec d'autres puissances amies, pour parvenir le plus rapidement possible à ce but.

Si, toutefois, les efforts des deux gouvernements restaient sans succès, le fait serait alors constaté que l'Angleterre et la France sont responsables de la continuation de la guerre.

Dans le cas de cette continuation, les gouvernements de l'Allemagne et de l'Union soviétique se consulteraient réciproquement sur les mesures nécessaires.

Signé : VON RIBBENTROP,
MOLOTOV.

En annonçant au monde cette « bonne nouvelle » M. Molotov s'exprimait ainsi :

La Pologne, en tant qu'Etat, cesse définitivement d'exister. En la supprimant, nous arrachons à l'histoire la plus hideuse et la plus insensée des cartes du traité de Versailles.

Le pacte germano-soviétique et les accords subsidiaires représentaient la conclusion d'un marché dont les deux parties devaient retirer aussitôt les bénéfices. Assuré de la sécurité à l'Est, Hitler pouvait lancer toutes ses troupes vers l'Ouest. La propagande antifasciste et antiallemande cessait en U. R. S. S. et les partis communistes emboîtaient le pas à Staline, qui, dans la Pravda *(30 novembre 1940), pouvait dire :* Ce n'est pas l'Allemagne qui a attaqué la France et l'Angleterre, mais la France et l'Angleterre qui ont attaqué l'Allemagne et qui ont ainsi assumé la responsabilité de la guerre.

Auparavant, les officiers allemands et russes avaient déterminé à Brest-Litovsk, la ligne de démarcation des armées germano-russes en Pologne.

LA GUERRE A L'EST

Le 22 juin 1941, la frontière russo-allemande est franchie par les troupes hitlériennes, que l'on voit, ci-contre, passant une rivière sur un pont de bateaux, et, ci-dessous, franchissant le fleuve frontière au moyen de sacs flotteurs.

★

EN SEPTEMBRE 1939
STALINE AVAIT JOUE LA MAUVAISE CARTE

Le pacte germano-soviétique était pour Staline un marché de dupes. Le 22 juin 1941, à 4 heures du matin, les nazis attaquaient l'U. R. S. S. sans avertissement préalable. Dès le premier jour, mille avions soviétiques étaient détruits, la plupart au sol, et les armées hitlériennes allaient avancer à marches forcées dans la direction de Leningrad, de Moscou et vers le Caucase. Au Kremlin, l'invasion allemande fut considérée comme la trahison d'un partenaire « qui semblait être devenu soudain un chien enragé ».

LA BATAILLE POUR MOSCOU

Staline et Vorochilov examinent avec un chef de secteur les dispositions prises pour assurer efficacement la défense de Moscou.

Comme il l'avait fait pour Tsaritzyn en 1919, Staline défendit Stalingrad en 1942 avec Vorochilov.

STALINGRAD, TOURNANT DE LA GUERRE

Les premiers mois de la guerre surprise à l'Est avaient été marqués par une succession foudroyante de victoires allemandes. L'une après l'autre, les armées soviétiques étaient battues et se retiraient en pratiquant la politique de la « terre brûlée » dans les territoires et dans les villes — Minsk, Smolensk, Kiev, Kharkov, Rostov — qu'elles abandonnaient à l'ennemi. Mais autour de Leningrad encerclé et devant Moscou, les envahisseurs se heurtèrent à une résistance désespérée. La Russie tout entière bandait ses muscles pour la défense du territoire. Cet acharnement devait enfin porter ses fruits au cours de la plus effroyable des batailles de la guerre. Durant tout l'hiver 1942-1943, les armées allemandes qui marchaient sur le Caucase tentèrent en vain de s'emparer de Stalingrad (l'ancienne Tsaritzyn, rebaptisée du nom de Staline depuis que celui-ci avait organisé sa défense durant la guerre civile). Rue après rue, ruine après ruine, la grande cité industrielle âprement défendue devint le symbole de la résistance soviétique. Des armées russes contre-attaquant parvinrent à encercler la VI[e] armée allemande de von Paulus. En même temps, à l'Ouest, l'immense effort de guerre de l'Amérique commençait à se faire sentir. Cette fois, la roue du destin avait tourné. La victoire allait changer de camp !

LES CONFÉRENCES MOSCOU, TÉHÉRAN, YALTA et...

En juin 1942, un pacte anglo-russe avait été conclu à Londres par M. Molotov et, au mois d'août suivant, Winston Churchill, au cours d'un long périple, rendait visite à Joseph Staline, au Kremlin.

En novembre 1943, à la légation soviétique de Téhéran, le maréchal Staline offrait au président Roosevelt et à Winston Churchill un dîner où régnait la bonne humeur.

En février 1945, à la Conférence de Yalta, les trois « grands » sont photographiés devant le palais Livadia. C'était la dernière rencontre de Staline avec le président Roosevelt, déjà très malade.

IL fallut la guerre pour faire sortir Staline de Russie. Il assista alors à plusieurs conférences internationales, où il rencontra les chefs des pays alliés. En août 1942 il avait conféré à Moscou avec Churchill. Il allait de nouveau rencontrer le Premier anglais à Téhéran, en novembre 1943. Le président Roosevelt était venu des Etats-Unis pour prendre part aux conversations. Les trois hommes d'Etat devaient se retrouver à Yalta, en février 1945. Là, des mesures furent arrêtées pour assurer la défaite complète de l'Allemagne. Un « accord secret » fut conclu, fixant les compensations territoriales que l'Union soviétique recevrait pour son entrée en guerre contre le Japon. Enfin, en juillet 1945, Staline assista à la Conférence de Potsdam. Roosevelt était mort le 12 avril. Le dictateur russe trouvait devant lui un nouvel interlocuteur américain : le président Truman. Et, au cours même de la conférence, la victoire travailliste en Grande-Bretagne obligeait Churchill à céder sa place au major Attlee.

En présence de Roosevelt (assis), Staline accueille Winston Churchill à la Conférence de Yalta.

... POTSDAM

En juillet 1945, à Potsdam, le président Truman, qui a succédé à Roosevelt, échange (ci-dessus) **une poignée de main « symbolique » avec Staline et Winston Churchill. Mais celui-ci, après les élections, est remplacé à Potsdam par M. Attlee** (ci-dessous).

En 1944, sur l'initiative du général de Gaulle, fut reçu à Moscou en compagnie de M. Geor Bidault, la France conclut avec l'U. R. S. S. pacte d'amitié. Ce pacte n'empêcha pas Stal de se montrer peu bienveillant pour la France cours des discussions ultérieures. Il s'opposa absc ment à ce qu'elle prît place au Conseil des Gran ne voulant d'ailleurs lui concéder qu'une zone d'oc pation fort réduite. Il fallut toute l'insistance Winston Churchill, auquel se joignit Roosevelt, pc que Staline modifiât son point de vue.

STALINE TEL QUE NOUS L'AVONS CONNU A TRAVERS L'ARMÉE SOVIÉTIQUE

par le Colonel DELFINO,

ancien commandant du régiment Normandie-Niémen.

FIN décembre 1944. Son dernier geste datait de quelques jours. La radio nous avait appris les préparatifs du pacte franco-soviétique et j'avais été informé par le haut commandement d'avoir à préparer l'unité en vue d'une visite du général de Gaulle, accompagné d'une délégation du gouvernement provisoire. J'avais immédiatement insisté pour faire mouvement sur le seul aérodrome existant en territoire prussien récemment conquis. La réponse ne s'était pas fait attendre. Elle avait la forme habituelle : « Le camarade Staline a autorisé... » Avait-il véritablement, à l'époque, le temps de superviser tous ces agencements ?

Toujours est-il que, fin décembre 1944, le Normandie-Niémen était la seule unité des forces aériennes de l'Est stationnée sur le sol allemand. Légende ou non, le fait était frappant : cela tournait à l'omniprésence une fois encore, mais cette fois cela nous concernait directement. Les commentaires d'une quarantaine de Français isolés dans un monde étranger avaient trouvé une relance.

Nous représentions à nous tous une image assez complète d'une génération de notre pays : une génération de soldats, bien sûr, mais avec la plupart des aspects régionaux ou sociaux, avec les diversités d'origine et de formation qu'on peut trouver chez nous. Toutefois, la moyenne d'âge était jeune pour que notre jugement n'eût point encore été marqué.

Quoi qu'il en soit, nous enregistrions des images ou des idées, et, parmi elles, Staline avait certainement la vedette. Son portrait, en maréchalissime, ne nous quittait guère : au mess, sur les terrains, à de nombreux carrefours. Ses écrits, ses discours ? La presse et la radio, les ordres mêmes nous les livraient journellement. Chacun de nous réagissait en lui-même selon ses données personnelles : d'aucuns étaient agacés, d'autres ne voulaient le considérer que comme un grand chef militaire, d'autres enfin l'admettaient déjà comme un très grand homme. Le temps passait, cristallisant les uns dans leur opinion, faisant évoluer les autres dans un sens nouveau. Cependant, insensiblement, l'ambiance du front produisait un effet général : Staline, en quelque sorte, s'éloignait de nous. Nous avions beau savoir que la conduite de la guerre provenait véritablement du Kremlin, que ses ordres parvenaient par fil direct aux commandants de groupes d'armées et qu'en conséquence son action était matériellement indéniable, les sceptiques évoquaient sans cesse l'état-major général et ses nombreux bureaux, les confiants imaginaient mal un tel grand homme.

Il y avait bien les circonstances mêmes des débuts du Normandie. Cette acceptation si rapide de la proposition de la France libre tendant à créer une unité française sur le front oriental supposait l'adhésion personnelle de Staline. N'était-elle pas confirmée par la grande faveur faite aux pilotes français en les équipant du matériel aérien de leur choix ?

D'autre part, qui aurait pu se permettre, dans ce pays à l'organisation si centralisée, de citer aussi souvent le régiment français à l'ordre des armées soviétiques sinon le maréchal lui-même, qui apposait sa signature au bas des « Prikaz » ? Est-ce que le titre régiment du Niémen, distinction rare, n'était pas une preuve formelle de l'attention particulière qu'il portait à l'unité ?

Pour certains, malgré les résultats obtenus au combat, tout cela relevait avant tout de préoccupations diplomatiques. Cet avis prit de la valeur à l'annonce de la future signature du pacte franco-soviétique. Les opposants, cependant, ne manquaient pas de faire remarquer qu'il existait une certaine alliance anglo-soviétique, laquelle n'avait pas entraîné de conséquences analogues.

C'est dans cet état d'esprit général qu'une terrible tempête de neige surprit le Normandie-Niémen et provoqua un magnifique contre-ordre interdisant le voyage aérien du général de Gaulle vers la Prusse-Orientale et déclenchant un voyage du régiment vers Moscou par voie ferrée. En arrivant, dans la nuit, nous apprenions qu'à la même heure se tenait au Kremlin un dîner auquel était invité, entre autres, le colonel Pouyade. Ainsi un contact direct avec Staline allait s'établir ; chacun de nous se promit de vérifier ses hypothèses personnelles en questionnant l'ancien chef du régiment.

Avant même de réaliser ce vœu, nul d'entre nous n'ignora, dès la première heure du lendemain, que le maréchalissime avait associé le Normandie-Niémen à la plupart de ses toasts. Nous savions également que, rompant avec tout protocole, il s'était approché de Pouyade, puis avait, dans le geste des soldats russes, bu une rasade de vodka en croisant son bras tenant le verre avec celui du colonel. Il l'avait même embrassé « à la russe », sur les lèvres.

C'est après avoir demandé confirmation de ces faits qu'un flot de questions s'abattit sur Pouyade, encore souriant des événements de la nuit. Parmi beaucoup d'autres, un point l'avait frappé : l'aspect « humain », simple d'apparence, du personnage. Un exemple ? En mangeant, Staline ne buvait pas de vodka comme la plupart des autres convives. Une bouteille de vin du Caucase remplaçait l'alcool, il se servait lui-même et « choquait » son verre contre la bouteille avant de le porter à ses lèvres. Comment ne pas remarquer cette habitude de fils de la terre ?

Pourtant le personnage était difficilement dissociable du cadre dans lequel il évoluait. Comment ne pas observer que le dîner se déroulait dans une salle dite d'Ivan le Terrible, aux lourdes mais riches décorations byzantines ? Il semblait y être parfaitement à son aise : habitude ou détachement ?

Les vêtements de Staline étaient très sobres, mais, à quelques exceptions près, l'assistance était surtout représentée par de brillants uniformes. Sa manière de s'exprimer, très simple, sa voix non apprêtée rompait avec le ton habituel des discours russes l'environnant.

En un mot, la simplicité générale du personnage donnait une vraisemblance extraordinaire à sa puissance. A travers les réponses de Pouyade, chacun de nous admettait que la légende que nous côtoyions tous les jours reposait sur des fondements certains. Faut-il l'avouer ? Nous étions également flattés d'avoir été l'objet d'attentions particulières de cet homme... Il avait pourtant prôné le bombardement au cours d'une petite discussion militaire avec le colonel, ce qui pour les chasseurs que nous étions constituait une mauvaise note.

De retour sur le front, nos optiques personnelles disposèrent d'un facteur d'analyse nouveau : si Staline était réellement un homme simple il y avait beaucoup de chances pour qu'il sût simplifier, ce qui est le propre du meneur d'hommes. Plus exactement, il savait dégager le primordial de l'accessoire. Certains aspects de la vie des armées soviétiques s'éclairaient ainsi d'un jour particulier. Les exemples ne manquaient pas.

Pourquoi dans les Prikaz les unités étaient-elles citées non pas par leurs numéros, mais bien par le nom de leurs commandants ? On pouvait y voir soit une survivance d'une ancienne pratique tsariste, laquelle n'aurait pas mérité d'être modifiée (simplification), soit la nécessité reconnue de maintenir une certaine émulation des cadres (procédé simple et commode).

Pourquoi permettre aux pilotes français de choisir leur matériel ? On pouvait y voir soit un beau geste évitant également des discussions stériles (simplification), soit une précaution visant à éviter une adaptation difficile des pilotes à un matériel de caractéristiques inusitées (amélioration des résultats par procédé simple).

Pourquoi ne pas imposer les méthodes de combat soviétiques aux pilotes français ? Là encore l'adaptation aurait nécessité du temps et peut-être provoqué des discussions. Il était plus simple de définir la seule mission du régiment, l'action du Normandie ne valait que par ses résultats propres. Et puis l'expérience permettrait de juger ses méthodes ; rien ne pressait.

Ainsi, dans ce monde centralisé, et, plus particulièrement, dans les armées soviétiques, les impulsions simples de ce personnage omniprésent prenaient toute leur valeur à nos yeux. Légende ? Certainement : les portraits, les inscriptions, les discours en faisaient foi. Mais également travail profond, discipline de fer dans le service, rapidité d'exécution. A la base de tout cela : simplification, simplicité. En dernière analyse, une constatation : contrastes permanents.

Les six mois qui suivirent apportèrent d'autres sujets de méditation aux pilotes du Normandie. Ils se situent également dans le seul cadre de l'armée soviétique et de son maréchalissime.

Petit à petit, la matérialisation de décembre s'éloignait et les esprits revenaient à leurs interprétations personnelles.

Ainsi l'avalanche de citations décernées au régiment pour les opérations de conquête de la Prusse-Orientale provoqua nettement trois courants d'opinion.

Certains, les confiants, l'admettaient sans réserve en comparant nos résultats à ceux des régiments soviétiques voisins et en insistant sur le prix de nos sacrifices.

D'autres y voyaient un moyen d'émulation nécessaire pour parer à la traditionnelle baisse d'enthousiasme du soldat russe lorsqu'il combat hors des frontières de sa patrie. Ceux-là renchérissaient en évoquant les origines caucasiennes de Staline, qui pouvaient expliquer sa connaissance profonde de la psychologie russe, par opposition.

Les derniers, enfin, continuaient à penser qu'il fallait y rechercher des arrière-pensées diplomatiques.

Par un phénomène analogue à celui de décembre 1944, les positions se rapprochèrent une dernière fois quelques jours après la victoire. Ce fut au cours d'un banquet, où lecture nous fut donnée de la correspondance échangée entre Staline et le gouvernement français à propos du don au régiment de ses avions de combat. Le maréchalissime sortait à nouveau de sa légende ou, plutôt, de ses légendes ; un contact humain s'établit directement avec les survivants du Normandie-Niémen.

Près de huit années se sont écoulées ; l'ancien combattant aérien du front oriental a vécu avec son temps. Mais les cendres de nos camarades rentrent de l'Est, et avec elles notre souvenir retrouve un regain.

Staline est mort. Faut-il croire que la complication va réapparaître à l'est de l'Europe ? D'autres personnages sauront-ils évoluer dans les pièces d'Ivan le Terrible ? Sauront-ils s'apparenter au cadre sans s'y incorporer ?

1949. Staline a soixante-dix ans. Les dirigeants des partis communistes de nombreux pays sont venus à Moscou apporter leur hommage. Au cours d'un gala exceptionnel au théâtre Bolshoï, on voit, de gauche à droite : Kaganovitch, Mao Tse Toung, Boulganine, Staline, Ulbricht, Cedenbal, Kroutchev, Koplenig, Dolorès Ibarurri, Gheorgiudej, Suslov, Chernik, Cervenkov, Malenkov, Siroky, Beria, Vorochilov, Molotov, Mikoyan.

LE CULTE STALINIEN

« Pour écrire sur le camarade Staline, il faudrait tout le papier du monde, transformer toutes les eaux du monde en encre, et ce ne serait pas encore assez pour parler de la beauté, de la grandeur de la lutte et de la vie grandiose du camarade Staline. »

ÉCRIT PAR LE CONTREMAÎTRE CHEF D'UNE GRANDE USINE DE BUCAREST A L'EXPOSITION D'ART POPULAIRE ROUMAIN DE MOSCOU. 1950.

EST-CE parce qu'ils admiraient la façon dont Staline, révolutionnaire-né, était parvenu au faîte de la gloire que les partis communistes du monde entier en avaient fait leur idole ? Toujours est-il qu'ils ne manquaient pas une occasion de lui témoigner leur fidèle attachement.

Et chaque année ils se retrouvaient unanimes pour célébrer par des manifestations populaires le culte de l'homme qui incarnait à leurs yeux leur idéal. Mais les plus importantes se déroulaient dans la capitale de l'Union soviétique.

Il y a quelques années déjà, par exemple en 1949, pour ses soixante-dix ans, Moscou fut le théâtre de réjouissances comme les sacres des tsars eux-mêmes n'en avaient peut-être jamais été témoins.

On vit un certain soir une immense effigie de Staline, suspendue à des ballons, flotter au-dessus du Kremlin dans le feu des projecteurs. Du monde entier, et principalement des démocraties populaires, des trains spéciaux arrivaient dans la capitale russe, chargés de présents qui allaient de l'avion au stylo, de l'automobile à la paire de pantoufles. Le Musée de la Révolution, qui les recevait, se révéla rapidement trop petit. C'était l'apothéose. Staline pouvait alors, dans l'enivrement de son triomphe, se croire supérieur au destin et songer lui aussi à s'écrier :

« L'Avenir, l'avenir, l'avenir est à moi ! »

Des savants soviétiques n'avaient-ils pas annoncé que leur maître vivrait cent cinquante ans ? Sa fin soudaine aura rappelé de façon tragique que l'avenir n'est à personne.

L'ENCENS DES ÉCRIVAINS ET DES POÈTES COMMUNISTES

« Il n'existe pas et il n'y a jamais eu d'autre homme au monde d'un génie si varié, si riche et si vaste... Il pénètre les subtilités de toutes les professions, les problèmes les plus importants de toutes les sciences... Il étonne tout le monde par sa sagesse, par l'exactitude irréprochable de ses conseils aux maîtres de tous les métiers. Il est toujours capable de résoudre les problèmes difficiles.

» Il n'existe pas d'autre homme au monde qui puisse voir dans l'avenir aussi clairement que Staline... Ses prévisions ne sont jamais erronées... Ses injonctions mènent au but désiré... Ses plans se réalisent toujours. Le génie de Staline nous ouvre de nouvelles et grandioses perspectives. Oui, l'amour du peuple pour Staline est immense, car Staline est notre vie et notre victoire... Staline est notre grande destinée. Il nous mena durant la révolution et la guerre civile. Il fondit notre force en un alliage monolithique unique. Avec Lenine, il forgea le parti en un acier unique... Il fut le cœur et l'âme du peuple durant les dures années de la guerre. »

(Extrait du reportage diffusé le 1er mai 1951 par Radio-Moscou sur le défilé de la place Rouge.)

★

AINSI PARLE UN POETE TURKMENE

Tu l'ordonnes
Et se calment, apaisées,
Les mers mugissantes.

Tu l'ordonnes
Et se lève, claire,
L'aurore éblouissante.

Tu l'ordonnes
Et dans les steppes mortes
Naîtront des jardins florissants.

Tu l'ordonnes
Et couleront dans les sables
Des torrents d'eau vive.

(Vers adressés à Staline pour son 70e anniversaire.)

JE CHANTE UN HOMME EN FLEUR

... Je te chante avec les lèvres de nos [blessures
avec mon sang humilié traqué assassiné
avec mon grand éclat de rire lézardé
des coups de couteau des assassins des [peuples...
Je dis ta bouche irréductible au mensonge
comme l'or à la rouille
Je dis ta vaillance sans flétrissure
Je chante les millions de colombes dont tes mains sont peuplées
Gloire à toi camarade de tous les peuples
Gloire à Joseph Staline
notre capital
le plus précieux.

René DEPESTRE
(jeune poète haïtien, étudiant à Paris).

JOSEPH STALINE

Grâce à lui nous vivons sans connaître d'automne
L'horizon de Staline est toujours renaissant
Nous vivons sans douter et même au fond de [l'ombre
Nous produisons la vie et réglons l'avenir
Il n'y a pas pour nous de jour sans lendemain
D'aurore sans midi de fraîcheur sans chaleur
Staline dans le cœur des hommes est un homme
Sous sa forme mortelle avec des cheveux gris
Brûlant d'un feu sanguin dans la vigne des [hommes
Staline récompense les meilleurs des hommes
Et rend à leurs travaux la vertu du plaisir
Car travailler pour vivre est agir sur la vie
Car la vie et les hommes ont élu Staline
Pour figurer sur terre leur espoir sans bornes.

Paul ELUARD

LITANIES POUR L'IDOLE

LA dictature a toujours été le régime d'élection des flatteurs. Chacun d'eux rivalise d'imagination pour accoler au nom du maître de l'heure les épithètes les plus hyperboliques. La Russie stalinienne n'a pas failli à cette règle. Mieux, partout dans le monde où le communisme est représenté, écrivains, journalistes et hommes politiques ont créé pour célébrer Staline d'innombrables et dithyrambiques périphrases.

***

Voici d'abord les plus banales, communément employées dans la « Pravda » :

Continuateur génial de l'œuvre de Lenine,
Cher et bien-aimé Staline,
Grand Chef du léninisme constructeur,
Grand Chef du peuple soviétique,
Grand Chef de toute l'humanité,
Grand Chef de tous les travailleurs du monde,
Chef sagace des travailleurs mondiaux,
Instituteur des peuples et ami du monde entier,
Chef et maître du parti, du Kominform et de la classe ouvrière mondiale, dont il est le bien-aimé.

***

Bien entendu, les disciples de Staline se sont également attachés à célébrer son œuvre d'édification d'une Russie nouvelle. Voici en quels termes :

Architecte de la communauté socialiste,
Premier maître de la construction socialiste,
Bâtisseur intrépide de la société socialiste,
Réalisateur de la patrie socialiste,
Créateur d'une époque nouvelle,
Edificateur d'un monde nouveau.

***

A Staline également on accorda tout le mérite de la victoire sur l'Allemagne, ce qui valut au maréchal cette floraison de qualificatifs martiaux :

Guide des armées qui ont vaincu le fascisme,
Inspirateur et créateur des forces inébranlables de la défense de la patrie,
Profond théoricien militaire,
Créateur de l'art militaire,
Stratège légendaire,
Génial stratège et organisateur des gigantesques victoires du socialisme,
Inspirateur et organisateur des victoires du peuple soviétique.

***

Avec les campagnes pacifistes de l'après-guerre, ce moderne Alexandre allait s'entendre exalter comme le défenseur de la paix du monde et de la liberté des peuples :

Le plus grand homme de l'époque, au nom de qui sont liés les rêves de tous les travailleurs du monde,
Porte-drapeau de la liberté et de la paix, vers qui se tournent les espoirs de tous les peuples du monde,
Premier combattant de la paix,
Espoir de tous les combattants de la paix,
Libérateur du monde de l'esclavage.
Espoir et lumière des opprimés de tous les pays.

On aurait tort de croire que le génie stratégique, le génie politique étaient les seuls apanages du maître du Kremlin. Ses talents et ses connaissances n'avaient apparemment aucune limite, si nous en croyons ces divers adjectifs :

Plus grand génie de l'humanité,
Plus grand coryphée des sciences,
Animateur des lettres et des arts,
Le savant le plus génial de l'époque contemporaine,
Premier agronome du monde.

***

Mais non contents de faire de Staline un surhomme, les laudateurs s'élevaient fréquemment jusqu'à un lyrisme qui ne se rencontre guère que dans des cantiques et des psaumes dédiés à un dieu :

Le grand mécanicien de la locomotive de l'Histoire,
Glaive bien affûté qui frappe,
Soleil de notre bonheur,
Aigle génial du marxisme léniniste,
Bannière flamboyante, porteur de lumière,
Hercule, titan, astre conducteur de l'humanité progressiste,
Verbe et source de la raison, de la bonté et de l'amour.

***

La palme revient sans doute au compositeur Prokofiev, qui s'est écrié un jour :

« Staline, dis-je à l'univers. Simplement Staline ! Je n'ai nul besoin d'en dire davantage. Tout tient dans ce nom formidable ! »

Deux aspects des démonstrations populaires au cours desquelles les manifestants portaient de gigantesques portraits du « Père des peuples ».

Les affirmations pacifiques du régime soviétique s'allient fort bien aux amples parades militaires destinées à montrer la force des armes de l'U. R. S. S.

LA DIPLOMATIE STALINIENNE

PAR ALBERT MOUSSET

Lorsque, en janvier 1924, Staline prend, à la tête du parti communiste, la succession de Lenine, il trouve un Etat soviétique tenu en quarantaine par l'Occident. Sans doute le temps du fil de fer barbelé est-il passé : la Russie a été invitée à la Conférence de Gênes en 1922 et s'est fait reconnaître la même année par l'Allemagne, grâce au traité de Rapallo. Elle a donc déjà fait sa réapparition sur la scène internationale. Mais ses premières initiatives ont plutôt approfondi que diminué le fossé qui la sépare des deux puissances auxquelles appartient alors la primauté européenne : la France et l'Angleterre.

Après la mort de Lenine la politique extérieure soviétique, en quête de compromis et encore inspirée par des diplomates professionnels, obtient la reconnaissance du régime par Londres et Paris, sous réserve d'une assurance de non-intervention. Résultat bien modeste ; mais ce qui frappe, c'est l'étonnante continuité de cette politique dans une période aussi mouvementée : deux commissaires du peuple, Tchitcherine et Litvinov, seront seuls à la diriger pendant vingt ans ; le premier de 1918 à 1930, le second de 1930 à 1939.

Mais dès janvier 1925 Staline fait une déclaration qui va projeter une vive lumière sur la manière dont il envisage l'avenir : « La guerre peut devenir inévitable dans quelques années. Nous ne pourrons guère alors rester les bras croisés. Nous devons y participer, mais être les derniers à le faire, pour jeter dans la balance le poids décisif qui fera pencher le plateau. » Retenons cette phrase : elle nous livre un secret de la diplomatie stalinienne.

Moscou dans le camp occidental

En attendant, c'est encore l'Occident qui détient la puissance. Staline va chercher à contre-balancer le rapprochement germano-russe inauguré par le traité de Rapallo en concluant des accords avec les Alliés. La préface de cette nouvelle orientation, c'est la signature, en novembre 1932, du pacte franco-soviétique de non-agression. Elle est suivie du voyage d'Edouard Herriot en Russie, puis d'un accord commercial et, enfin, le 2 mai 1935, de la conclusion d'un pacte d'assistance mutuelle signé à Paris entre Pierre Laval et l'ambassadeur des Soviets, Potemkine. Deux semaines plus tard Laval se rend à Moscou, où Staline lui déclare approuver la politique de défense nationale poursuivie par la France « pour maintenir sa force armée au niveau de sa sécurité ». Phrase qui est interprétée comme un désaveu par le Kremlin de la campagne des communistes français. Le 16 mai de la même année un pacte de même caractère est conclu entre les Soviets et la Tchécoslovaquie.

Bien plus : en signant à Londres, en juillet 1933, les conventions définissant l'agresseur, Litvinov s'inscrit parmi les garants de l'ordre européen contre les puissances revisionnistes.

C'était, en somme, la ratification, tardive mais formelle, par la Russie de l'état de choses créé par les traités de 1919-1920. « Nous devons, dira Litvinov dans son premier discours à la Société des Nations, aborder la tâche de prévenir la guerre et barrer la route à ceux qui veulent changer la carte de l'Europe et de l'Asie par l'épée. » L'Etat soviétique a dès lors partie liée avec les Alliés.

Le « Tournant » de 1939

L'aggravation de la menace hitlérienne va amener Staline à se dégager progressivement du côté de l'Ouest. Les concessions de la France et de l'Angleterre aux exigences allemandes et les accords de Munich sont, pour lui, prétextes à rejeter sur ces deux pays la responsabilité de la faillite de la sécurité collective. Il n'a plus qu'une pensée : détourner sur les Occidentaux l'orage que la Russie redoute de voir se décharger sur elle. Sa politique consisterait alors à les laisser se battre avec les Allemands et, lorsque les deux adversaires seraient épuisés, à intervenir pour imposer la paix et tirer les profits d'un arbitrage.

Il est curieux que les chancelleries occidentales n'aient pas percé ce dessein ni compris ce que voulait dire Staline quand il déclarait, en

Des membres de l'état-major soviétique ont été envoyés dans les pays satellites comme instructeurs. Ainsi, le général Rokossovsky (ci-dessus) **dirige l'armée de Pologne, son pays d'origine, tandis que les troupes bulgares étaient confiées au général Koniev** (ci-dessous).

Borodine, organisateur en Chine des armées du Kouomintang, du vivant de Sun Yat Sen.

mars 1939, au XVIII[e] Congrès du parti communiste, que l'Union soviétique « ne se laisserait pas entraîner par des gens habitués à faire tirer les marrons du feu par les autres ».

Toujours est-il que, lorsqu'en août 1939 les émissaires français et anglais vinrent à Moscou solliciter une participation éventuelle de l'Union soviétique au front commun contre l'Allemagne, ils eurent la désagréable surprise d'apprendre que Ribbentrop leur avait coupé l'herbe sous les pieds en signant un pacte de non-agression avec Molotov. Encore n'était-ce qu'une première mise : le pacte allait être complété par deux accords secrets dont le contenu a été révélé au procès de Nuremberg et dont nous avons donné plus haut de larges extraits.

Ainsi Staline changeait de camp et apportait aux desseins agressifs de Hitler le plus efficace des encouragements en éliminant le seul obstacle qui eût pu les tenir en échec : la perspective d'une guerre sur deux fronts.

De ce jour les Occidentaux deviennent pour les Soviets, les « impérialistes » et les « fauteurs de guerre ». « Il est criminel, dira Molotov, de mener une guerre pour l'anéantissement de l'hitlérisme en la couvrant du faux drapeau de la lutte pour la démocratie. »

C'était le renversement de la position prise par le Kremlin depuis 1933. Il ira s'accentuant dans les premiers mois de la guerre mondiale, où Staline multipliera les gages de sa bonne volonté à l'égard de l'Allemagne. Il ne se fera pas plus de scrupule pour attaquer la Finlande, avec laquelle l'Union soviétique avait conclu un pacte de non-agression et de règlement pacifique des conflits : ce pacte ne pouvait être dénoncé que sur un préavis d'au moins six mois ; or entre sa dénonciation et l'agression moins de trois jours s'écoulèrent !

La tournure prise par la guerre en Europe ne tarda pas à alarmer Staline en ruinant ses espoirs d'arbitrage et en rendant apparemment superflues les raisons qu'avait Hitler de ménager la Russie. Les événements dont les Balkans étaient le théâtre montraient que Russes et Allemands ne s'inspiraient guère, dans leurs rapports, du « partage d'intérêts » stipulé par les accords secrets. Des bruits pessimistes couraient sur une tension croissante entre les deux dictateurs : Moscou venait de leur opposer un démenti officiel lorsque, le 22 juin 1941, sans déclaration de guerre préalable, l'armée allemande attaqua les forces russes.

Retour à l'Occident

STALINE avait joué la mauvaise carte. Il dira plus tard que s'il s'était fourvoyé en aussi fâcheuse compagnie que celle de Hitler et de Ribbentrop, ce n'avait été que pour gagner du temps et se préparer à la guerre. Il eût plus vraisemblablement évité ou ajourné celle-ci en liant dès 1939 sa cause à celle des Alliés. Maintenant, il ne restait plus d'autre

comportement que de lutter au coude à coude pour la victoire commune. Staline se révèle là un organisateur incomparable, animé d'une foi indéfectible dans cette victoire. Il proclame devant le Soviet de Moscou la « solidarité » de la Russie avec l'Angleterre et les Etats-Unis, puis conclut avec Londres et Washington des accords pour la collaboration et l'aide mutuelle pendant et après la guerre. En mai 1942 Molotov se rend en Amérique et négocie une convention pour la fourniture de matériel de guerre.

Plus tard les dirigeants soviétiques passeront déshonnêtement sous silence ce soutien des Alliés : on ne saurait cependant oublier que de novembre 1941 au 30 juin 1945 les Etats-Unis ont livré aux Russes, pour des fins militaires, la valeur de près de dix milliards de dollars (14.400 avions, 7.000 chars, 370.000 camions, etc.).

Mais les conférences en vue de l'aménagement de la paix vont faire apparaître Staline sous un nouveau jour, celui d'un négociateur souriant, patient et rusé. Il a très bien vu que ses interlocuteurs, Churchill et Roosevelt, l'abordaient avec l'idée qu'ils avaient affaire à un homme intraitable. Aussi ont-ils été à la fois surpris et séduits par ses manières avenantes, sa bonhomie familière. Un personnage si admirablement joué qu'il aura fallu plusieurs années pour que les Occidentaux comprissent qu'ils ont payé de concessions très réelles une bonne humeur de circonstance et des promesses sans lendemain !

A Yalta, où furent élaborées les règles qui devaient assurer le gouvernement du monde par un accord des Trois Grands, Staline s'est fait attribuer les îles Kouriles, la Sakhaline du Sud, les droits sur Dairen et Port-Arthur. Le secrétaire d'Etat Dean Acheson dira, en 1947, de ces règles qu'elles ont effectivement lié Churchill et Roosevelt, tandis qu'en les violant la Russie a pu impunément assujettir des peuples libres, leur imposer des régimes dominés par des minorités communistes et orienter leur économie sur les intérêts soviétiques.

Sans doute est-ce à Yalta que Staline s'est obligé à attaquer le Japon ; mais il ne faut pas oublier que cette guerre, qui a duré six jours, fut déclarée postérieurement au premier bombardement atomique, c'est-à-dire à un moment où le sort des armées japonaises était déjà virtuellement réglé.

Paix boiteuse et guerre froide

Il n'est cependant pas prouvé que Staline ait, dès l'élaboration des accords de Téhéran, de Yalta et de Potsdam, envisagé l'opération de vaste envergure qui allait lui assurer la domination d'une grande partie de l'Europe orientale et de l'Asie. Il semblerait plutôt qu'il ait hésité entre des solutions contradictoires et que son choix ne se soit fixé que lorsque l'absence de réactions positives des Occidentaux lui eut laissé le champ libre.

De ces contradictions originelles il serait aisé de retrouver la trace. L'amputation des frontières allemandes au profit de la Pologne excluait l'hypothèse d'une division prolongée de l'Allemagne ; elle paralyse aujourd'hui la propagande russe pour la réunification du Reich, laquelle ne saurait avoir de succès auprès des Allemands si elle ne va de pair avec la récupération des Marches de l'Est.

A Potsdam, Staline a déclaré que le Kouomintang lui semblait la seule force capable de gouverner la Chine. Il ne faisait alors aucune confiance à Mao Tsé Toung et à l'avenir du communisme chinois.

On pourrait multiplier les exemples qui montrent qu'il y a dans l'œuvre diplomatique de Staline, après la guerre comme avant, plus d'opportunisme que de prévoyance, plus d'empirisme que de vues d'ensemble.

Et l'on y relève aussi de grossières erreurs de jugement, comme celle qui a accrédité, au Kremlin, l'idée que Tito s'inclinerait si l'on savait lui parler en maître. Il en a coûté à Staline le plus dangereux et le plus mortifiant échec qu'ait jamais essuyé sa politique extérieure.

Rien de tout cela ne l'empêchera d'entrer dans l'histoire de son pays comme le plus grand « rassembleur de terres russes » depuis Ivan le Terrible. Il lègue à ses successeurs une Russie plus grande, plus peuplée, mieux défendue sur ses frontières que celle qu'il a trouvée en arrivant au pouvoir.

En revanche, il leur laisse sur les bras tous les litiges auxquels l'Union soviétique est partie.

Depuis quelque temps l'activité de Staline s'était beaucoup ralentie ; il est difficile de savoir ce qui, dans la politique soviétique, venait de son inspiration ou émanait de son entourage. Là-dessus comme sur bien d'autres traits du disparu, nous ne serons au clair que lorsque nous aurons vu ses héritiers à l'œuvre.

LES CONDOLÉANCES DE LA FRANCE

M. VINCENT AURIOL
Président de la République

« J'apprends avec émotion la mort de M. le généralissime Staline. Au nom de la République, j'adresse à Votre Excellence les condoléances de la France. La part éminente qu'a prise votre illustre compatriote, aux côtés des nations alliées, dans la lutte pour la victoire commune en guidant le peuple russe à travers tant d'épreuves restera gravée dans toutes les mémoires. »

M. RENÉ MAYER
Président du Conseil

« Au moment où la Russie soviétique, amie et alliée de la France en guerre, se trouve frappée dans la personne de son chef, le généralissime Staline, j'adresse, au nom du peuple et du gouvernement français, au peuple et au gouvernement de l'Union soviétique l'expression de la sympathie qu'appelle la disparition du puissant homme d'Etat, chef de la glorieuse armée soviétique. »

M. ÉDOUARD HERRIOT
Président de l'Assemblée Nationale

« Le maréchal Staline est mort. Nous respectons la douleur du peuple soviétique et nous nous y associons profondément. Il n'est pas opportun aujourd'hui, et dans cette enceinte, de juger le puissant chef de parti dont les doctrines ont si largement agi, au dedans et au dehors de son pays.

» Mais il est un souvenir dont nous ne pouvons nous affranchir : celui du rôle joué par le maréchal Staline dans la fin de la guerre et la préparation de la victoire. On s'en rend compte dans les ruines de Stalingrad ou en étudiant cette bataille de Moscou où le génie militaire de Staline éclata de façon si évidente.

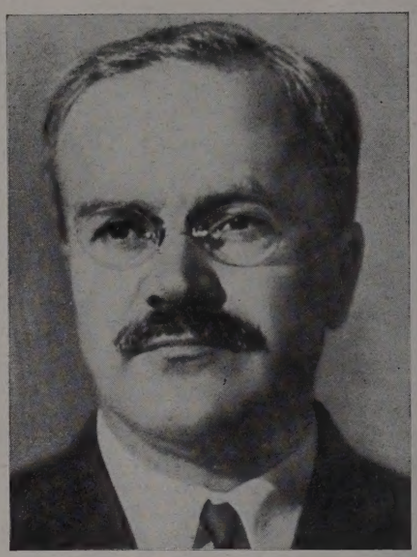
» Ce souvenir me fait un devoir d'adresser, au jour où il disparaît, un salut et un hommage à celui qui, avec l'héroïque armée soviétique, a contribué à notre libération et renforcé le lien que crée, entre nos deux peuples, la communauté du sang répandu. »

DANS LES PAYS SATELLITES DE L'U. R. S. S. LA PHILATÉLIE A HONORÉ STALINE

Dans tous les pays transformés en démocraties populaires, l'effigie de Staline a remplacé sur les timbres la silhouette des anciens souverains ou héros nationaux. Ces vignettes, émises (de haut en bas) en Roumanie, en Hongrie, en Tchécoslovaquie et en Pologne, sont ainsi dédiées à celui qui « libéra » les peuples de ces pays.

Le maréchal VOROCHILOV,
président de l'Union soviétique.

Georges MALENKOV,
président du Conseil des ministres.



Viacheslav MOLOTOV,
ministre des Affaires étrangères.

MALENKOV, SUCCESSEUR DE STALINE

Le jeudi 5 mars Staline mourait. Dès le lendemain l'appareil gouvernemental de l'U. R. S. S. était modifié afin, déclarait le communiqué officiel, « d'éviter toute interruption dans l'activité des organes dirigeants de l'Etat et du parti ». Le grand bénéficiaire des décisions prises conjointement par le Comité central du parti communiste de l'U. R. S. S., le Conseil des ministres et le Præsidium du Soviet suprême est Georges Malenkov, qui devient président du Conseil. Il sera assisté de quatre premiers vice-présidents: Beria, Molotov, Boulganine et Kaganovitch.

Le maréchal Vorochilov, qui, en 1919, participa avec Staline à la défense de Tzaritzyn (l'actuel Stalingrad), remplace Chvernik à la présidence de l'Union soviétique, cependant que les Affaires étrangères passent des mains de Vychinsky à celles de Molotov, un des vétérans des luttes révolutionnaires. Appliqué, imbu d'esprit bureaucratique, le nouveau titulaire des Affaires étrangères semble assez terne auprès de Beria, grand-maître des Affaires intérieures, puisqu'il dirige en même temps la police secrète.

Un autre maréchal — Boulganine — qui s'est rendu célèbre par les opérations victorieuses qu'il a conduites durant la dernière guerre contre les troupes de Hitler, prend la direction du ministère de la Guerre, assisté des maréchaux Vassilevsky et Joukov, comme vice-ministres.

Ainsi donc vingt-quatre heures après l'annonce officielle du décès de Staline le problème de sa succession recevait une solution. Mais les décisions prises — et elles l'étaient sans doute de longue date — n'impliquent pas pour autant que Staline soit remplacé. La dictature qu'il exerçait était l'apanage d'un homme jouissant d'un pouvoir absolu, illimité et qui concentrait entre ses mains l'autorité indiscutée d'un maître tout-puissant. Parmi ses suivants pas un ne dispose de l'immense prestige qui auréolait le dictateur disparu.

Staline savait cela, et l'on peut croire que l'étalement actuel des responsabilités a été voulu par lui-même, qui connaissait aussi admirablement les moyens de ses exécutants. A la mort de Lenine, en juin 1924, c'est Rykov qui, officiellement, prenait la place du vieux leader. En fait, le pouvoir était exercé par un triumvirat composé de Staline, Kamenev et Zinoviev, jusqu'au jour où le Géorgien se débarrassa par la mort de ses deux collègues. Aujourd'hui quatre hommes entourent Malenkov.

Combien de temps durera le travail en équipe ? Nul ne le sait, sans doute jusqu'au moment où se détachera du groupe l'homme capable d'imposer son autorité et d'entourer sa personne du prestige populaire indispensable à un dictateur.

Ci-contre :
Lavrenti BERIA,
ministre
des Affaires intérieures.

A droite :
le maréchal
BOULGANINE,
ministre de la Guerre.

Aux obsèques de Jdanov, 1948, Staline avait auprès lui (de droite à gauche) **Mol Malenkov et Kaganovitc**

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

9e année. Numéro 387 *France-Illustration*, 14 mars 1953.

Imprimé sur les presses de la S.N.E.P. Imprimerie Bobigny.
Dépôt légal 1er trimestre 1953. N° 255. Printed in France.

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

MAR 25 1959

ÉDITÉ PAR « FRANCE-ILLUSTRATION »
13, RUE SAINT-GEORGES - PARIS (9e)